PROLOGUE, SCÈNE XIV.

MARGUERITE FORTIER,

DRAME EN QUATRE ACTES, PRÉCÉDÉ DE

LA VEILLE DE NOEL,

PROLOGUE,

PAR MM. ALBOIZE ET PAUL FOUCHER,

Bibliothèque Nationale R.F. IMPRIMÉS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 25 AVRIL 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE MARQUIS	M. Delaistre.	JEAN	M. Ameline.
RAVENNES	M. Joseph.	UN OFFICIER	M. Marcel.
CHARLES	M. Fleuret.	UN GREFFIER	M. Edouard.
GUSTAVE	M. Surville.	MARGUERITE	Mme Gauthier.
MICHEL	M. Serres.	AMÉLIE	Mlle Héloïse Gauthier.
FRIQUET	M. Francisque jé.	PAMÉLA	Mlle Léontine.
UN SECRÉTAIRE	M. Eugène.	CLAIRE	Mlle Pauline.
UN PORTE-CLEFS	M. Fournel.		

PROLOGUE.

Le théâtre représente une chambre modestement meublée. Petites portes latérales, porte au fond, à gauche une croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *seule.*

Elle est occupée à travailler près d'une lampe qui brûle. Le jour commence à poindre.

Bientôt sept heures du matin, et Charles n'est pas encore rentré!... Cette nuit que j'ai passée à travailler m'a fatiguée plus que les autres... Ah! c'est que pendant cette nuit mes réflexions étaient plus amères que de coutume. Charles me trompe!... Ce n'est pas pour travailler, comme il le dit, qu'il veille ainsi... C'est impossible!... il ne gagne rien... Moi, moi, j'ai tout vendu pour notre enfant; et si, aujourd'hui, il ne donne pas la somme

Digitized by Google

77827

nécessaire pour notre fille, comment faire?... Où est Charles, mon Dieu!... que fait-il? (*Elle éteint sa lampe.*) Oh! cette fois, je veux l'attendre, lui parler... Je ne puis rester plus longtemps dans cette situation cruelle. Le voici...

SCÈNE II.

CHARLES, MARGUERITE.

CHARLES, *à part.* Maudite chance!... De jour en jour plus malheureux! (*Haut.*) Que vois-je?... Marguerite!... déjà levée?...

MARGUERITE. J'ai passé la nuit à vous attendre.

CHARLES. Pourquoi cela, ma bonne amie?... Je t'avais priée de n'en rien faire; tu sais que, quelquefois, retenu par mon travail une partie de la nuit...

MARGUERITE. Je sais que, depuis six mois, il y a dans votre conduite un mystère que je veux enfin pénétrer.

CHARLES, *à part.* Que dit-elle? (*Haut.*) Mais, Marguerite...

MARGUERITE. Ecoutez-moi, Charles... Il y a deux ans j'étais, comme aujourd'hui, une pauvre ouvrière; mais j'étais heureuse, car j'étais honnête!... Je vous vis, je vous aimai!... Maintenant je suis mère, et mon enfant n'a pas encore de nom!

CHARLES. Mais je t'ai déjà dit que les papiers nécessaires à notre mariage...

MARGUERITE. Ecoutez-moi, Charles. (*On s'assied.*) Je ne vous l'ai pas caché, avant de vous connaître j'étais fiancée à un autre, vous le savez, Michel, un brave ouvrier, un honnête homme!... Pour se perfectionner dans son état, pour m'enrichir un jour, il est allé parcourir la France, comptant sur ma fidélité; et j'ai gardé envers lui un silence coupable; car cette lettre où je lui dis ma faute, mes espérances de réparation, mon amour pour celui à qui je me suis donnée, elle est encore là... (*Elle la prend sur la table.*) Le cœur m'a toujours manqué à la pensée de rougir devant le compagnon de mon enfance, devant cet homme qui m'a conservé sa foi, et serait prêt à me donner son nom; et, cette nuit, en veillant dans la solitude, en pleurant sur votre absence, malgré moi cette lettre que j'avais sous les yeux...

CHARLES. Oh! je comprends... tu te disais: Avec lui je serais heureuse, tandis qu'avec Charles...

MARGUERITE. Oh! vous vous méprenez, Charles: ce n'est pas un reproche que je vous adresse; mais, puisque vous ne voulez point parler, je vais tout vous dire, moi, car j'ai tout deviné.

CHARLES, *à part.* Quoi! elle saurait...

MARGUERITE. Vous vous êtes lié avec des gens qui vous détournent sans cesse de vos devoirs, de votre travail; qui vous entraînent à des dépenses que vous n'êtes pas en état de faire... Il en est un surtout, ce Ravennes, que je ne connais que de nom, que je n'ai jamais vu; car il se cache de moi... Il sait bien que je serais son ennemie implacable, lui qui vous pousse au mal... Oh! cet homme, j'en ai le pressentiment, Charles, il finira par vous perdre!...

CHARLES, *à part, se levant et reportant sa chaise.* Que lui dire? (*Haut.*) Marguerite, nul ne m'éloigne de toi... Il est vrai, j'ai des chagrins, des inquiétudes!... mais s'il faut tout te dire: des dettes contractées avant de te connaître, quelques dépenses au-dessus de ma position à l'époque où j'étais seul, dépenses qui absorbent aujourd'hui toutes mes ressources, et qui me font craindre pour toi la gêne et la misère...

MARGUERITE, *toujours assise.* Quoi! c'était là la cause de ta tristesse?... la gêne, la misère!... Eh! que m'importe si c'est avec toi... (*Elle se lève.*) Oh! c'est que je t'aime, vois-tu... C'est que je n'aime que toi au monde; c'est que tu es le père de ma fille, le seul appui, la seule affection que j'aie sur la terre; c'est que, quand je t'ai choisi, je me suis dit: J'aimerai tout en lui jusqu'à ses torts, s'il en a... Heureuse s'il peut voir en cela mon dévouement et mon amour, car il a le cœur bon, l'âme généreuse; et s'il voit que je souffre, il fera cesser ma souffrance... N'est-ce pas, mon ami, que je t'avais bien jugé?

CHARLES. Marguerite, tu es un ange!... et moi... moi, je suis bien coupable!...

MARGUERITE. N'exagère pas ainsi tes torts, mon ami!... Je vois pourquoi tes regrets sont plus amers en ce moment. Tu t'es rappelé que c'est aujourd'hui qu'il faut envoyer la somme ordinaire pour notre fille...

CHARLES. Grand Dieu! déjà le mois dernier je ne t'ai rien apporté, et aujourd'hui plus pauvre que jamais... Ah! il faut ce matin qu'à tout prix...

MARGUERITE. Rassure-toi, mon ami, j'y pourvoirai.

CHARLES. Mais comment?...

MARGUERITE. Depuis un mois je passe les nuits à travailler en t'attendant.

CHARLES. Pauvre Marguerite!... Mais le prix que tu retireras de ton ouvrage ne saurait suffire peut-être, et alors...

MARGUERITE. J'ai d'autres ressources.

CHARLES. Lesquelles?

MARGUERITE. Est-ce qu'une mère n'en trouve pas toujours pour son enfant? (*A part.*) Oui, cette croix de ma mère... le seul sou-

Digitized by Google

venir qui me reste d'elle... Oh! n'importe!... plutôt que de l'affliger...

Elle fait quelques pas.

CHARLES. Où vas-tu?

MARGUERITE. Je sors pour notre enfant... mais je sors bien heureuse!... Car tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?

CHARLES. Oh! plus que ma vie!...

Marguerite sort.

SCÈNE III.

CHARLES, *seul et assis.*

Que d'amour! que de vertus chez cette femme!... Pauvre Marguerite!... si elle savait qu'un gentilhomme, dévoré de toutes les passions de sa classe, se cache sous cet habit que je n'ai pas revêtu seulement pour me faire aimer d'elle, mais pour échapper aux poursuites de mes créanciers et au courroux de mon père... Quelle différence entre son amour si pur, si désintéressé, et l'attachement vénal de cette maîtresse éhontée à qui mon cœur s'était lâchement donné avant de connaître Marguerite!... Ah! ce matin encore... j'ai eu peine à contenir mon indignation en retrouvant chez l'usurier à qui j'allais mendier un prêt, chez ce Nathaniel, l'écrin où s'étaient engloutis les derniers débris de la fortune de ma mère!... cet écrin dont mon indigne maîtresse m'avait juré de ne jamais se séparer. (*Il se lève.*) Oh! malgré moi, mes mains se sont étendues vers cet objet, pour le briser, pour l'anéantir. Heureusement le mouvement d'effroi de Nathaniel m'a rappelé à moi-même... Mais, à défaut de l'argent que ce juif a refusé de me prêter, il me faut d'autres ressources... Douze mille livres perdues cette nuit au jeu sur parole!... Oh! si je pouvais, une fois, rendre les sommes que j'ai été forcé d'emprunter, j'aurais ensuite la force de rompre avec tous ces compagnons de débauche, mes créanciers, presque mes complices, avec ce Ravennes que je crains... et qui, pourtant, m'est nécessaire... car en lui seul j'espère encore!...

SCÈNE IV.

RAVENNES, CHARLES.

RAVENNES. Charles!...

CHARLES. Te voilà!...

RAVENNES. Oui. Elle n'est pas rentrée?...

CHARLES. Marguerite?... non.

RAVENNES. Laisse-moi voir si elle ne me suit pas..... tu tiens tant à ce qu'elle ne me voie jamais...

CHARLES. Tes vêtements, qui ne sont pas ceux de la classe dont je fais partie à ses yeux, trahiraient mon secret et lui révéleraient ma naissance, et ce serait pour elle un coup terrible..... Mais tu l'as donc rencontrée?

RAVENNES. Oui, à l'instant, chez le juif Nathaniel.

CHARLES. Qu'allait-elle faire chez ce juif?

RAVENNES. Je ne sais... vendre un bijou... une croix...

CHARLES. La croix de sa mère!.... pour notre enfant, sans doute... Ah! bonne Marguerite!.. je la reconnais bien là... Mais toi-même?..

RAVENNES. Moi... c'est différent... je n'allais pas vendre, mais prendre...

CHARLES. Quoi donc?

RAVENNES. Cet écrin.

Il le montre.

CHARLES. Malheureux!.. tu l'as volé?

RAVENNES. Volé!.. tu as des expressions...

CHARLES. Mais comment l'écrin de mon ancienne maîtresse se trouve-t-il entre tes mains?

RAVENNES, *à part.* Respectons ses faiblesses... j'ai besoin d'argent. (*Haut.*) Voici le mystère..... c'est par ordre de ton ex-princesse que j'ai été reprendre ces diamants chez le juif...

CHARLES. Mais je croyais qu'elle les lui avait vendus.

RAVENNES. Vendre ses diamants.... cette partie inaliénable de ses charmes..... allons donc!.... elle ne se tromperait pas ainsi de commerce... elle les avait seulement donnés à remonter.

CHARLES. Cependant, comment se fait-il?..

RAVENNES. Écoute donc!... tu n'as pas de patience... il te fallait de l'argent à tout prix...

CHARLES. Oui, à tout prix...

RAVENNES. Toutes nos ressources étant épuisées, ne sachant plus à quel saint nous vouer, l'idée me prit de revenir aux femmes: avec elles il faut s'attendre à tout, même à des retours de fidélité. J'ai été voir ton adoratrice émérite, je l'ai ramenée aux meilleurs sentiments pour toi... je lui ai peint ton affreuse position; et ce qui l'a surtout touchée au cœur, c'est que j'ai eu l'aplomb de lui dire que tu étais à la veille d'un brillant héritage... alors elle n'a pu résister; et comme l'argent comptant est chose inconnue chez elle, elle m'a dit d'aller chercher cet écrin chez Nathaniel, et de te le remettre pour que tu en fasses bon usage.

CHARLES. Que me dis-tu là?

RAVENNES. La vérité. (*A part.*) Tout mensonge nécessaire doit être la vérité.

Digitized by Google

CHARLES. Ah! ces diamants... je ne sais quel pressentiment m'empêche de les accepter.

RAVENNES. Oh! comme tu voudras... Après tout, si cette ressource ne te convient pas, je puis aller reporter l'écrin.

Fausse sortie.

CHARLES, *l'arrêtant.* Non, non... nous le garderons s'il n'est pas d'autre chance de salut; car, pour m'acquitter envers ces misérables dont je ne veux pas rester le débiteur, je donnerais tout mon sang goutte à goutte.

Il s'assied.

RAVENNES. Garde ton sang; il n'entre pas dans mes intentions de vouloir le déprécier, mais il ne vaut pas quarante mille livres... et cet écrin les vaut. D'ailleurs, de quelque part que te vienne cet objet, peux-tu faire autrement que de t'en servir? Que te reste-t-il? ton père, qui est furieux contre toi depuis que tu as refusé ce riche mariage qu'il avait négocié en ta faveur, et qui te cherche partout pour te faire enfermer... De plus, il pousse l'indélicatesse jusqu'à se porter supérieurement; à en juger par la santé dont il nous menace, on dirait, ma parole d'honneur, que son héritage est à lui!.... Ton crédit.... ah! ton crédit, c'est différent; nous sommes dans la saison des brouillards, et il est tout à fait de circonstance!.. Mon amitié... ah! elle t'est bien acquise certainement, et je te l'ai dit; mais il n'y a pas moyen de la faire monnayer.... ce n'est pas un métal reconnu par le gouvernement..... Il n'y a pas à sortir de là.... il faut donc vendre cet écrin.... et sur les quarante mille livres qu'il vaut, tu en prendras douze mille pour payer tes dettes; je prendrai douze mille livres pour acquitter aussi une dette d'honneur, et avec le reste...

CHARLES, *se levant.* Avec le reste j'assurerai le sort de Marguerite.

RAVENNES. Qu'est-ce que tu dis?

CHARLES. Tu n'as pas entendu?

RAVENNE. Si fait, ne répète pas... J'avais approuvé jusqu'à présent cette liaison, parce qu'en te cachant de ton père, et sous les habits que tu avais revêtus, tu ne pouvais séduire d'impératrices... mais tu as mille autres usages à faire du surplus de cet argent, dans notre intérêt commun, quand ce ne serait que de me donner les moyens de passer en Amérique auprès du comte, ton cousin, qui est à Saint-Domingue...

CHARLES. Tu en reviens toujours là.

RAVENNES. C'est que c'est là ta planche de salut.

CHARLES. Un parent qui n'a pas quitté Saint-Domingue, que je n'ai jamais vu, qui ne me connaît pas...

RAVENNES. Mais ce parent millionnaire, ton père le connaît... il l'a vu en Amérique... il a ramené sa femme en France...

CHARLES. Mais cette jeune femme est morte à Paris, elle a laissé à sa famille l'enfant qu'elle avait amené en France pour sa santé, ce qui a rompu toute relation avec mon cousin.

RAVENNES. Raison de plus pour les renouer.... tentons le nouveau monde, puisque l'ancien est usé... écris immédiatement à cet honorable parent, et je me charge de porter la lettre. Pour toi je m'expatrie, je quitte la France... (*A part.*) De peur que bientôt elle ne tienne trop à me garder.

CHARLES. Mais je n'oserai jamais lui avouer...

RAVENNES. Eh bien! ne lui parle pas de ta situation... je me charge de plaider ta cause une fois sur les lieux... donne-moi simplement une lettre de recommandation très-pressante, c'est tout ce qu'il me faut. Quoi! tu hésites?... me refuserais-tu cette preuve de confiance?... Alors cherche qui vende pour toi cet écrin.

CHARLES. Non... non... je te donnerai ce que tu demandes. (*A part.*) Je suis entre ses mains!...

RAVENNES. On vient, je crois... c'est Marguerite!

CHARLES. Oui, j'entends sa voix au bas de l'escalier.

RAVENNES. Sortons de ce côté.

CHARLES. Oh! je veux la voir un moment... la remercier de cette nouvelle preuve de dévouement...

RAVENNES. Mais cet écrin qu'il faut vendre?

CHARLES. Tiens, prends-le.

RAVENNES. Y penses-tu?.... avoir sur soi les objets, c'est paraître trop pressé; je vais faire le marché en ton nom, tu ne paraîtras pas, et ne stipulant point pour moi, je serai en meilleure position pour demander davantage. (*A part.*) Et pour moins risquer en cas de malheur.

CHARLES. Pars donc... la voici!

RAVENNES. Mais ma lettre.... je veux ma lettre... je t'attends là sur l'escalier.

CHARLES, *le poussant.* Tu le veux...je suis à toi.

Ravennes sort par la petite porte de gauche; Marguerite entre par le fond.

SCÈNE V.

MARGUERITE, CHARLES.

MARGUERITE, *à part, entrant précipitamment.* C'est lui qui me suivait!...

CHARLES. Chère Marguerite!... je t'attendais pour te donner de bonnes nouvelles....

Digitized by Google

ton sacrifice d'aujourd'hui est le dernier que tu auras fait; sois désormais sans crainte sur l'avenir. Tu vois cet écrin?

MARGUERITE. Cet écrin?.... ah! c'est de l'ouvrage qu'on t'a apporté?

CHARLES. Oui, oui, de l'ouvrage!..... Tiens, serre-le, mon amie; je cours à mon atelier, et bientôt je viendrai le reprendre.

MARGUERITE. Donne, donne.

CHARLES, *à part.* J'ai failli me trahir. (*Haut.*) Marguerite, dans peu je pourrai récompenser tant de vertus et d'abnégation!... à bientôt!...

MARGUERITE. A bientôt!...

SCÈNE VI.

MARGUERITE, *puis* MICHEL.

MARGUERITE, *seule.* Ah! je respire!... il est parti!.. ils ne se verront pas s'il venait... car c'est lui, c'est Michel, mon frère de lait, mon fiancé... je l'ai bien reconnu, et il m'a reconnue aussi, lui... Pourvu qu'il ne m'ait pas vue entrer ici!... Mon Dieu! s'il vient, que lui dire?... lui qui ignore... lui envers qui je suis si coupable!... Mais on monte... on vient... Ciel! c'est lui!...

MICHEL, *entrant.* Marguerite!... ah! j'étais bien sûr de vous avoir reconnue!.. Saint patron! je vous trouve donc enfin après trois mois de recherches dans ce gueux de Paris!

MARGUERITE. Après trois mois?...

MICHEL. Oui, il y a juste ce temps que je suis revenu, après avoir fait mon tour de France, et comptant que vous ne m'aviez pas oublié; mais il paraît que vous aviez oublié tout le monde depuis votre retour à Paris... Dix-huit mois sans donner de vos nouvelles!.. on vous croyait perdue, malade, morte... que sais-je?.. Alors je suis parti pour Paris avec mon ami Huguet, ce matelot qui était venu embrasser sa mère, qu'il aime tant, et je me suis dit: « Si Marguerite est encore de ce monde, je la découvrirai. » Et vous voyez que j'ai tenu parole... Mais laissez-moi vous voir, vous regarder à mon aise..... vous exprimer tout mon bonheur!... Ah ça, mais vous ne me dites rien..... pas plus de paroles que de lettres!... c'est comme ça que vous me recevez, moi votre ami, votre fiancé!...

MARGUERITE. Oh! c'est que... pardonnez, Michel... la joie, la surprise!... je ne m'attendais pas aujourd'hui... à cette heure!.... (*A part.*) Oh! que lui dire!...

MICHEL. Ce n'est pourtant pas une heure indue, et il n'est jamais trop tôt pour se revoir quand on s'aime et qu'on a été séparés si longtemps, n'est-ce pas?... Oh! c'est que, d'après votre silence, on avait fait un tas de contes là-bas... on prétendait que vous n'étiez plus la même... que vous étiez devenue riche et grande dame... comme il y en a tant à présent dans le peuple; et les camarades me disaient: « Michel, tu es allé gagner de l'argent en faisant ton tour de France; mais souvent ce qu'on gagne au loin, on le perd chez soi, et une fois que c'est perdu, ça ne se retrouve plus..... » Mais moi, quoique ne sachant ce que vous étiez devenue, je leur répondais: « Vous en avez menti, saint patron!.. » Et j'avais raison, car j'étais bien sûr de retrouver ma bonne Marguerite aussi sage, aussi pure qu'elle l'était.

MARGUERITE, *à part.* Malheureuse!

MICHEL. Maintenant, dites-moi pourquoi vous ne m'avez pas écrit?

MARGUERITE. C'est que j'ai été si occupée à travailler...

MICHEL. Vous avez eu tant de travail que ça?... Vous êtes donc devenue riche?... vous avez voulu m'amasser une dot peut-être?..... comme si nous autres pauvres gens, nous en avions besoin pour nous aimer... pour être heureux... Nous autres, voyez-vous, nous nous contentons de connaître les dots de réputation... En tout cas, si vous êtes devenue riche, il n'y paraît pas, saint patron! (*Regardant dans la chambre.*) Comment, vous n'avez plus vos meubles qui étaient si gentils?... mais qu'est-ce qu'ils sont donc devenus?... Oui, ce n'était pas à vous ces vilaines chaises, cette misérable table...

Il s'approche de la table où est la lettre.

MARGUERITE, *le prévenant, à part.* Ciel! qu'il ne voie pas ma lettre!

Elle la cache sous un panier à ouvrage.

MICHEL, *à part.* Elle a caché un papier... Qu'est-ce que cela signifie?... Est-ce que les autres auraient raison?... oh! non, c'est impossible!... (*Haut.*) Marguerite, est-ce que pendant mon absence vous auriez éprouvé des malheurs?... Est-ce que vous auriez été dans le besoin?... Quoi! j'ai de petites économies que je garde pour vous, et vous vous êtes laissée souffrir, et moi qui ne manquais de rien... Oh! c'est bien mal, Marguerite, bien mal!... Je ne vous le pardonnerai jamais.

MARGUERITE. Non, non, vous vous trompez; mes meubles, ceux que je tenais de ma mère, sont là, dans ma chambre à coucher.

MICHEL. Ah! voyons... (*Il fait un pas pour y entrer, Marguerite fait un mouvement pour le retenir.*) Ah! excusez! (*A part.*) Oh! il y a quelque chose que l'on veut me cacher ici; mais je le saurai.

MARGUERITE. Michel!

Digitized by Google

MICHEL. Après?

MARGUERITE, *à part.* Si Charles revenait...

MICHEL. Eh bien?

MARGUERITE. Michel, mon ami, pardonnez-moi si je vous congédie... mais j'attends quelques personnes... quelques dames respectables qui me donnent de l'ouvrage.

MICHEL. Est-ce que je ne suis pas votre fiancé?

MARGUERITE. Il n'importe... si elles vous trouvaient chez moi... si matin... vous comprenez?

MICHEL. Oui, je comprends qu'il faut que je m'en aille en ce moment, et je m'en vais... (*A part.*) Mais je découvrirai...

MARGUERITE. Demain, mon ami, demain, revenez à la même heure, et je vous parlerai.

MICHEL. Demain... soit. Adieu, Marguerite! (*A part.*) Avant demain je saurai tout.

MARGUERITE. Adieu, Michel.

SCÈNE VII.

MARGUERITE, *seule.*

Oh! je n'aurais jamais eu le courage de lui dire aujourd'hui, à lui si naïf, si bon dans son amour... Mais d'ici à demain j'aurai le temps de me préparer, de prévenir Charles, de prendre conseil de lui... Ah! cet écrin, il faut l'enfermer dans ma chambre... la visite de Michel m'a tellement troublée... Ah! voici la clef de mon armoire.

Elle entre dans sa chambre à droite.

SCÈNE VIII.

MICHEL, *entr'ouvrant la porte du fond.*

Elle n'est plus là... Ce papier qu'elle m'a caché, du moins je saurai ce que c'est; peut-être m'apprendra-t-il... (*Il prend la lettre cachée sous la corbeille.*) Qu'est-ce que je vois?... une lettre à mon adresse... Oh! ma foi, je puis bien la lire... (*Il décachète la lettre et lit.*) Grand Dieu! qu'est-ce que j'ai lu?... Marguerite infidèle! Marguerite à un autre!... Oh! c'est infâme! et je vais de ce pas... (*Il fait quelques pas vers la chambre latérale et s'arrête.*) Malheureux! qu'est-ce que je vas faire?... l'accuser! la maudire! Mais elle s'accuse, elle se maudit elle-même dans cette lettre; elle s'avoue coupable et me demande pardon; et pourtant elle a aimé un ouvrier comme elle, pas plus riche qu'elle, pas plus heureux qu'elle!... C'est de l'amour ça!... et aujourd'hui elle est mère, et elle va épouser le père de son enfant... Je ne peux ni me fâcher ni me plaindre... Lui faire des reproches, la forcer à rougir devant moi, ce serait d'un mauvais cœur... Je ne lui dirai rien; oui, mon parti est pris, je sais ce qui me reste à faire. La voici!

SCENE IX.

MICHEL, MARGUERITE.

MARGUERITE. Michel!

MICHEL. Oui, c'est encore moi, mam'selle! c'est moi qui viens vous faire mes adieux.

MARGUERITE. Vos adieux! quoi! vous repartez?

MICHEL. Oui, mam'selle!... un voyage... un long voyage... nécessaire à mes intérêts et à ma santé.

MARGUERITE. Mais pourquoi cette résolution subite?

MICHEL. Pourquoi!... dame, je n'ai pas osé vous le dire tout à l'heure... Mais, voyez-vous, mam'selle, le mariage, ça ne me convient peut-être pas beaucoup, ni à vous non plus... (*Etonnement de Marguerite.*) Oh! je sais bien que je n'ai pas toujours parlé ainsi, mais j'ai réfléchi depuis... nos caractères ne s'accordent pas du tout!... C'est-à-dire, pas le vôtre... le mien, au contraire; enfin, voyez-vous, il vaut mieux que je parte; d'ailleurs, c'est décidé.

MARGUERITE. Je ne vous comprends pas, Michel; mais puisque c'est une résolution prise, exécutez-la. Peut-être un jour serez-vous plus heureux avec une autre femme... plus digne de vous.

MICHEL. Heureux!... oh! je ne le serai jamais, moi!... c'est plutôt votre bonheur qui veut que nous nous séparions.

MARGUERITE. Que voulez-vous dire?

MICHEL. Oh! rien! rien, mam'selle; ce n'est pas un reproche que je vous fais; si je m'éloigne de la France, c'est par ma seule volonté... Chacun prend son plaisir où il le trouve.

MARGUERITE. Michel, si Dieu vous a inspiré de vous éloigner de moi, il a bien fait sans doute, puisque vous devez trouver ailleurs cette félicité que vous méritez si bien; et je dois lui rendre grâces que vous ne m'aimiez plus.

MICHEL. Moi!... je ne vous aime plus!... moi qui ne tenais à la vie que pour vous! qui ne la déteste que par vous... moi qui veux mourir depuis que vous m'avez trahi!

MARGUERITE, *courant au panier à ouvrage et le soulevant.* Oh! il sait tout!

MICHEL. Oh! saint patron! j'ai tout dit!...

Digitized by Google

Moi qui ne voulais pas lui faire de peine, qui voulais garder en partant tout mon chagrin pour moi... Eh bien, oui, j'ai lu cette lettre où vous me disiez vos malheurs, votre amour pour lui, le père de votre enfant... la réparation sur laquelle vous comptez, et alors j'ai résolu de m'engager comme matelot avec mon ami Huguet, et d'aller me faire tuer sur les mers.

MARGUERITE. Oh! Michel! Michel! que faites-vous?... Je vous en supplie!

MICHEL. Aimez-vous mieux que je meure de chagrin?... c'était d'abord ce que je voulais faire quand je n'avais pas l'espérance de vous retrouver; mais Huguet, à qui j'avais communiqué mon projet à cette époque, m'a dit que ce serait trop long, et que je n'aurais jamais la patience d'attendre... Il connaît ça, lui. Il m'a assuré qu'avec une tempête ou un boulet de canon, ça serait plus vite fini.

MARGUERITE. Michel, pas de ces idées! Puisque vous voulez vous enrôler, pensez à une vie glorieuse et non plus à la mort... Oh! quelle qu'ait été déjà ma faute, la pensée de votre perte serait mon plus grand remords!

MICHEL. Mais ce n'est pas vous qui en seriez cause; c'est cet homme qui m'a enlevé votre cœur!... et, tenez, quand j'y pense, je voudrais le traiter comme je vais faire des vaisseaux anglais, je voudrais... Qu'il vienne donc, qu'il vienne donc, le lâche!...

SCENE X.

LES MÊMES, CHARLES, *au fond.*

MARGUERITE, *avec effroi, apercevant Charles.* Oh! taisez-vous! taisez-vous, Michel!

MICHEL, *dont le dos est tourné à la porte d'entrée.* C'est vrai; c'est moi qui suis un lâche d'insulter un absent... Et après tout, il avait bien le droit de vous aimer, et s'il veut réparer ses torts, s'il veut donner un nom à son enfant, en commençant par la mère... eh bien! tenez, je serais tout prêt à lui tendre la main et à lui dire: Vous m'avez pris mon trésor, mais je vous le pardonne si vous en savez le prix comme moi, en vous faisant aimer d'une brave et honnête fille... En me l'arrachant, à moi Michel son fiancé, vous l'avez privée d'un appui loyal et sûr; qu'elle le retrouve en vous!... Je vous le demande à genoux, s'il le faut! Rendez Marguerite heureuse, c'est un devoir, et vous m'entendrez!

CHARLES, *s'avançant.* Et il vous a entendu, monsieur.

MARGUERITE. Charles!

MICHEL, *hésitant.* Monsieur...

CHARLES. Vous m'avez offert votre main, et j'hésite d'autant moins à la prendre, que, témoin d'un si généreux dévouement, je suis décidé à accomplir, à tout prix, le devoir que vous me léguez.

MARGUERITE. Mon ami!

CHARLES. Oui, oui; à tout prix, Marguerite, tu seras heureuse!

Bruit d'une chanson chantée en chœur dans la rue.

CHŒUR DE MARINS, *dans la coulisse.*

Musique de M. Béancourt.

Amis, le ciel, qui nous seconde,
Teint de son azur
Le flot calme et pur.
Partons, et que bientôt sur l'onde,
Matelots français!
Voguent nos succès.

MICHEL, *qui a ouvert la fenêtre pendant que la chanson continue.* Huguet et les amis qui chantent leur chanson de voyage; allons, je vais faire chorus; il n'y a plus que moi qui souffre!... Alors, n'en parlons plus, et en route, saint patron!

CHARLES. Monsieur, sortons ensemble... Oh! je veux rester avec vous le plus longtemps que je pourrai pour être plus sûr de demeurer ensuite honnête homme.

MICHEL. Eh bien, soit; vous méritez d'être aimé d'elle... Adieu, Marguerite, adieu!

REPRISE DU CHŒUR.

SCENE XI.

MARGUERITE, *seule.*

Michel! noble cœur!... il part... Ah! ce généreux sacrifice... Charles en sera digne!... Mais voici la nuit... (*Elle allume sa lampe. Bruit de cloches, qui revient par intervalles jusqu'à la fin de l'acte.*) Ce bruit de cloches... Ah! c'est la veille de Noël!... cette nuit que je redoutais de passer si tristement, Dieu permet qu'elle commence pour moi par l'espérance. Eh bien, Charles va revenir, et tous deux nous passerons cette veillée à prier, à travailler pour notre enfant... Mais j'entends des pas, quelqu'un monte l'escalier... Serait-ce Charles déjà?... Non, ce n'est pas lui... Un seigneur!... il se trompe sans doute, ce n'est pas ici qu'il vient.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, MARGUERITE,

LE MARQUIS. C'est vous qui vous nommez Marguerite Fortier?

Digitized by Google

MARGUERITE. Oui, monsieur. (*A part.*) Que peut me vouloir ce gentilhomme ?

LE MARQUIS. Ecoutez-moi !... (*il s'assied*) il y va de votre fortune et de votre liberté.

MARGUERITE. De ma fortune... de ma liberté... Que signifie ?...

LE MARQUIS. Ecoutez-moi, vous dis-je !... Je suis le chef d'une noble famille dont je veux continuer l'illustration devant les périls même qui menacent en France notre classe !... J'ai un fils, seul héritier de mon nom et de mes titres... Ce fils, indigne jusqu'ici de l'honorable maison dont il doit être un jour le représentant, a déjà dissipé entièrement dans la débauche et le jeu la fortune que lui a laissée sa mère. Indulgent, et plus faible sans doute qu'un père ne doit l'être, j'ai mis mon pardon au prix d'une riche et glorieuse alliance qui lui eût rendu dans le monde et à la cour la place à laquelle l'appelle son nom... Il a refusé... D'autres partis se sont présentés qui eussent fait envie à de plus nobles que lui; il les a tous rejetés; j'ai voulu alors connaître les motifs de cette résistance obstinée et inexplicable. J'ai appris qu'oubliant sa naissance, il était devenu follement amoureux d'une femme du peuple, d'une ouvrière !... Pour elle, il contractait des dettes honteuses... Oui, j'ai su qu'il flétrissait, à la fois, son avenir et mon nom, en obéissant aux suggestions de cette femme qui a su s'emparer de lui, et qui escompte déjà la fortune et le nom qu'elle espère pour son enfant.

MARGUERITE. Son enfant !... mais que veut dire tout cela, mon Dieu !...

LE MARQUIS. Cela veut dire que mon fils est ce Charles qui vient ici chaque jour.

MARGUERITE. Votre fils !... Charles !... Lui !... lui !... Un grand seigneur !... mais alors je serais perdue !... Alors mon enfant n'aurait plus de nom !... Oh ! c'est impossible !...

LE MARQUIS. Vous connaissez son écriture, je pense ?... Voyez ces lettres qu'il adressait à son père...

MARGUERITE. Oui, oui, c'est bien la sienne !... Oh ! je comprends tout maintenant !...

LE MARQUIS. Oui, Charles est mon fils, vous dis-je... Et cette femme qui acheva de le perdre et de le ruiner, c'est vous !...

MARGUERITE. Moi !... moi ! Quoi ! à tous les malheurs que vous venez me révéler, vous osez ajoutez l'insulte ?... Le ruiner... mais vous n'avez donc pas regardé le lieu où vous êtes ?... J'habitais cette chambre, monsieur, le jour où je vis votre fils, qui n'a jamais été qu'un ouvrier à mes yeux ; le jour où, pour la première fois, il me parla d'amour !... Mais alors une honorable aisance y régnait... J'avais encore les meubles de ma mère !... Tout a disparu !... car je n'ai accepté de votre fils que ce fatal amour qui me perd !... Depuis plusieurs mois je passe toutes mes nuits au travail pour payer la nourrice de ma fille !... Ce matin, ce matin même, malgré tous mes efforts, n'ayant pu réunir la dernière somme qui lui était nécessaire, je suis allée vendre la croix de ma mère !... Oui, monsieur, le seul objet qui me restât d'elle... que j'avais toujours respecté dans ma misère, que j'avais inondé de mes larmes, mais que j'avais gardé quand la faim me torturait !... Je l'ai vendue à vil prix pour nourrir notre enfant !... Et maintenant, monsieur, dites !... Oh ! dites, si c'est moi qui ruine votre fils ?...

LE MARQUIS, *se levant, à part.* Ce langage !... oh ! oui !... Ce n'est pas celui d'une de ces créatures méprisables... (*Haut.*) Marguerite Fortier, je regrette que mes préventions m'aient entraîné trop loin peut-être à votre égard; mais sachez-le, le nom de mon fils ne lui permet, sous peine de forfaiture, qu'une de ces illustres alliances auxquelles il s'est refusé jusqu'ici.

MARGUERITE. Il les a refusées !... Oh ! il m'aimait donc !... il m'aimait !...

LE MARQUIS. Il ne vous aimait que trop peut-être !... Mais en vain vous voudriez-vous prévaloir d'un amour insensé !... Il n'est rien de plus impossible au monde que votre union avec lui !... Croyez-moi, acceptez les bienfaits que je veux vous proposer... Une pension pour vous et votre fille ; mais loin de Paris, de la France, s'il le faut... Et ne me forcez pas de maintenir, par de pénibles moyens, l'honneur de mon nom, auquel je sacrifierais ma vie, celle de mon fils, s'il le fallait !... l'honneur de mon nom que je viens défendre ici.

MARGUERITE. Et moi, à mon tour, monsieur, je refuse vos bienfaits, que j'appelle une offense !... Je n'ai accepté de Charles ouvrier que son amour, je n'accepterai de Charles gentilhomme qu'un nom pour moi et mon enfant !... car, quoique fille du peuple, j'ai mon honneur, et je lui sacrifie tout aussi, moi !...

LE MARQUIS. Ah ! voilà bien le langage que nos gens du peuple essayent de parler aujourd'hui... Voilà le fruit de ces doctrines qui envahissent la France. Mais il est facile d'arracher à chacun le masque dont il se couvre... Vous parlez d'honneur, Marguerite Fortier... et cet honneur vous fait réclamer maintenant le nom de Charles, riche et noble, ce nom que vous ne demandiez pas avec tant d'instances à Charles l'ouvrier.

MARGUERITE. Qu'osez-vous dire ! ô mon Dieu ! défends-moi ! ô mon Dieu !... viens prouver à cet homme si c'était dans Charles sa fortune et son nom que j'aimais.

Bruit en dehors.

Digitized by Google

LE MARQUIS. Mais quel est ce bruit?... on accourt...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CHARLES, *en désordre.*

CHARLES. Sauvez-moi!... sauvez-moi!...

MARGUERITE. Charles!

CHARLES. Je suis perdu!... (*Apercevant le Marquis*). Ciel! mon père!...

LE MARQUIS. Oui, c'est moi qui suis venu punir un fils coupable.

CHARLES. Oui, oui!... pour moi la mort!... pas de grâce!... car je suis déshonoré!...

LE MARQUIS. Que dites-vous?...

MARGUERITE. Parlez!...

CHARLES. Écoutez-moi!... sans crédit, sans ressources, il me fallait, à tout prix, m'acquitter d'une dette de jeu!... Ravennes, l'infâme qui m'a poussé dans l'abîme, m'avait fait accepter un écrin qu'il m'avait dit avoir reçu pour moi d'une personne à laquelle je l'avais donné autrefois...

MARGUERITE. Cet écrin... que j'ai là?...

CHARLES. Oui, oui!... cet écrin même!... et le misérable l'avait volé chez un usurier, le juif Nathaniel. Et pourrai je achever?.. c'est moi!... moi!... qu'on accuse de ce vol!...

LE MARQUIS. Grand Dieu!

MARGUERITE. Toi, Charles!

CHARLES. Toutes les preuves sont contre moi, car Nathaniel m'avait vu déjà remarquer cet écrin, étendre la main vers cet objet que menaçait ma fureur!... Et Ravennes a osé dire que c'était moi qu'on accusait, qu'on cherchait déjà sous mon nom d'ouvrier!... Il a osé m'ordonner la fuite, en m'annonçant qu'il laisserait retomber sur moi tout le poids de son crime!... A ces mots, je me suis élancé, afin qu'entre nous deux, du moins, le châtiment commençât par le plus coupable. Ah! sans doute j'aurais broyé le misérable entre mes mains désespérées; mais au bruit on est accouru... des soldats nous ont entourés... et Ravennes s'est écrié en me désignant: « Voici celui qui a volé l'écrin chez le juif Nathaniel. » En vain j'ai voulu répondre à l'infâme, la parole a expiré sur mes lèvres... Mais quand j'eus senti les mains des soldats s'appesantir rudement sur mes épaules de gentilhomme, quand je me suis vu saisi, outragé comme un voleur... oh! alors, je n'ai plus eu qu'une pensée... échapper à tout prix, et à l'instant, à cet opprobre. Je me suis arraché des mains des soldats, renversant l'un, laissant les débris de mes vêtements au pouvoir de l'autre, et j'ai couru. Je suis arrivé jusqu'ici, mais dans cette lutte contre des soldats armés, blessé moi-même...

Il tombe assis à droite.

MARGUERITE. Grand Dieu! son sang coule!

CHARLES. Et ils me poursuivent... Et ce sang va leur marquer ma trace et désigner la victime à la justice qui l'attend.

MARGUERITE. O mon Dieu!

LE MARQUIS. Mon fils arrêté... mon fils accusé, condamné peut-être comme voleur!... Oh! prenez pitié de ma raison, mon Dieu!

MARGUERITE. Mais il est innocent!

LE MARQUIS. Innocent! et qui le croira? quand on déroulera devant le tribunal la vie honteuse qu'il a menée! Et d'ailleurs, dans notre famille, est-on moins déshonoré par un soupçon que par un arrêt? peut-on survivre davantage à une infamie publique, parce qu'on s'est arrêté au pied du pilori et qu'on ne vous y a pas fait monter? Non, non, tu le disais... tu n'as plus qu'à mourir.

CHARLES. Oui, la mort pour moi... Oh! je le sens, Dieu nous exaucera bientôt peut-être!

MARGUERITE. On vient! des soldats! la maison est entourée!... Oh! entraînez-le... cachez-le du moins.

LE MARQUIS, *l'entraînant.* Viens, viens.

CHARLES, *entraîné.* Ah! tant d'émotions! cette blessure... je succombe.

Il tombe dans un fauteuil, à gauche.

LE MARQUIS. Évanoui!... Oh! n'importe, je le déroberai à leurs poursuites.

MARGUERITE. Il est trop tard.

La porte s'ouvre. Un Officier et des Gardes paraissent.

SCENE XIV.

LES MÊMES, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, *aux Gardes.* Venez, venez... Celui qui a volé l'écrin, l'ouvrier bijoutier que nous cherchons, le voici.

Il désigne Charles qui reste évanoui.

MARGUERITE. Il n'y a pas chez moi d'ouvrier. Celui qu'on a poursuivi jusqu'ici est un noble gentilhomme à l'abri de tous soupçons.

L'OFFICIER. Qui le prouvera?

MARGUERITE, *désignant le Marquis.* Son père.

L'OFFICIER, *le reconnaissant.* Monsieur le marquis de...

LE MARQUIS, *l'arrêtant.* Silence! ne prononcez pas mon nom à propos de cette infâme accusation.

L'OFFICIER. Monsieur le marquis, nous

Digitized by Google

devons sans doute respecter votre nom; mais cependant il nous faut le coupable.

MARGUERITE. Mais le coupable, ce n'est pas lui.

L'OFFICIER. Quel est-il donc?

MARGUERITE. Eh bien, je ne laisserai pas peser sur un innocent cette infamante accusation, c'est moi qui suis coupable.

LE MARQUIS, *à part.* Que dit-elle?

MARGUERITE. Oui, moi, Marguerite Fortier, moi, qui en allant vendre aujourd'hui ma croix chez le juif Nathaniel, ai soustrait cet écrin.

L'OFFICIER. En effet! c'est à ce moment que, d'après son témoignage, l'écrin a dû disparaître.

MARGUERITE. Prenez cette clef, qui n'a jamais quitté ma ceinture, entrez dans cette chambre, et vous trouverez dans l'armoire l'écrin que j'ai seule dérobé... seule je suis coupable.

L'Officier et deux Gardes entrent dans la chambre.

LE MARQUIS. Marguerite! que faites-vous?

MARGUERITE. Je le sauve!

LE MARQUIS, *se dirigeant vers la chambre.* Non, non, je ne souffrirai pas...

MARGUERITE, *l'arrêtant, et lui montrant Charles.* Étanchez donc ce sang qui coule... Oserez-vous livrer votre fils à l'infamie qui le tuerait plus sûrement encore que sa blessure?

LE MARQUIS, *à part.* Mon fils!... Ah! ce dévouement qu'il me faut accepter pour lui... Marguerite n'en sera pas victime.

Ici on entend les cloches.

L'OFFICIER, *rentrant tenant l'écrin à la main.* Marguerite Fortier...

Il lui fait signe de le suivre.

MARGUERITE. Je vous suis.

LE MARQUIS, *bas, et l'arrêtant.* Marguerite, vous avez sauvé mon fils et mon honneur... je jure devant Dieu, pour qui ces cloches sacrées retentissent, de vous sauver à mon tour et de reconnaître à tout prix votre dévouement héroïque.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un magasin de lingerie et de nouveautés. Fenêtres vitrées donnant sur la rue. Escalier à vis descendant dans le magasin.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAMÉLA, CLAIRE, DEMOISELLES DE MAGASIN.

CLAIRE. Monsieur Gustave n'est pas encore venu aujourd'hui?

PAMÉLA. Oh! n'ayez pas peur, il ne viendra que lorsque nous serons occupées à déjeuner..... alors mademoiselle est seule au magasin...

CLAIRE. Oh! il n'y manque jamais, c'est vrai; aussi cette pauvre mademoiselle Amélie en est folle!.... Si madame le savait.... elle qui est si rigide sur les mœurs!... Après ça, c'est pour le bon motif que monsieur Gustave fréquente mademoiselle Amélie.

PAMÉLA. Pour le bon motif? mademoiselle Amélie le croit peut-être... mais laissez donc! je sais bien que cette maison est une des premières de Paris pour la lingerie et la nouveauté, et généralement tout ce qui concerne ces deux états-là; je sais bien que toute la cour de l'empereur se fournit chez nous; mais c'est égal, monsieur Gustave, le fils d'un comte, et qui est déjà capitaine des vélites de la garde, qui a fait des actions d'éclat que le Moniteur en est plein, certainement qu'il n'ira pas faire sa femme de la fille d'une lingère.... je connais ça, moi.... quand une fille de marchand aime dans le militaire, il n'y a pas de bon motif pour elle au-dessus du grade de sergent.

CLAIRE. Après ça, c'est bien embarrassant de se défendre contre ces scélérats de jeunes gens... ils vous font la cour en vous achetant une paire de gants... quand on la leur essaye, ils vous serrent la main... vous les congédiez...

PAMÉLA. Et le lendemain ils reviennent en acheter une autre... vous vous fâchez... ils vous prient de chercher des faux cols... vous vous indignez vertueusement... ils vous commandent des chemises... Tenez, ce jeune lieutenant de cuirassiers pour qui madame m'a tant grondée... je lui ai résisté pendant je ne sais combien de foulards et de cravates, mais il achetait avec tant d'obstination, et notre magasin est si bien monté..... il n'y a pas de vertu qui puisse lutter en assortiment avec un établissement comme le nôtre. Après

Digitized by Google

tout, foi de demoiselle de comptoir, je n'ai commencé à l'écouter qu'à sa trente-sixième paire de bretelles.

CLAIRE. S'il en est ainsi, madame a tort de se plaindre; les amoureux font prospérer le magasin.

En ce moment on voit paraître Friquet qui s'approche et qui écoute.

PAMÉLA. Laissez donc!..... cette veuve si prude a eu aussi son temps... et j'ai entendu dire à une demoiselle qui m'a précédée que lorsque monsieur Evrard, le mari de madame, a commencé à la connaître, mademoiselle Amélie avait déjà des dents.

CLAIRE. Bah!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRIQUET, *un petit bossu qui zézaye et qui parle avec volubilité.*

FRIQUET. Mademoiselle Paméla, vous êtes une mauvaise langue!

LES DEMOISELLES. Tiens, monsieur Friquet!

PAMÉLA. Ce curieux qui s'approchait sans rien dire!

FRIQUET. Mademoiselle Paméla, ce que vous contez là peut être vrai, je jurerais même que c'est vrai, foi de bossu; mais ce n'est pas une raison pour l'apprendre à ces demoiselles; après ça, elles sont si discrètes, je le sais, qu'elles ne le diront qu'à tout le monde.

PAMÉLA. Voyez-vous cette horreur d'homme!...

FRIQUET. Et puis, d'après ce qu'on m'a dit dans le quartier, quand il s'est marié, monsieur Evrard était si vieux, qu'il ne pouvait pas avoir d'enfants; il a bien fait d'adopter celui qui était tout fait; c'était un homme de précaution.

PAMÉLA. Allons, mesdemoiselles, de la charpie pour monsieur le garçon pharmacien de l'hôpital militaire.

FRIQUET. Veilleur de nuit, s'il vous plaît!... veilleur de nuit! je croyais vous l'avoir dit.

CLAIRE. Ça ne doit pas être très-agréable de veiller toutes les nuits et d'entendre sans cesse des plaintes.

FRIQUET. Ah! bah! avec un peu d'habitude on ronfle très-bien malgré les cris et les jurons des malades qui vous appellent; moi, d'abord, j'ai pour principe de ne jamais leur répondre, parce qu'alors ils s'ennuient d'appeler, et ils finissent par s'endormir... et le sommeil est si bienfaisant pour ceux qui souffrent!...

PAMÉLA. Ah! c'est comme ça que vous veillez, vous?

FRIQUET. Oui; mais rassurez-vous, le service n'en souffre pas, il y en a un autre qui veille... un surnuméraire qui n'est pas payé; alors il est obligé d'y mettre du zèle... il n'y a pas de danger qu'il ferme l'œil, celui-là... l'administration ne lui donne pas de quoi dormir.

CLAIRE. Si ça n'est pas des infamies, des injustices comme ça!...

FRIQUET. Pourtant... il y a un malade auquel je réponds... quand je peux, et qui bat la campagne toutes les nuits, à ce que prétend le surnuméraire... celui-là m'a été recommandé.

PAMÉLA. Qui est-il donc?

FRIQUET. C'est un marin de la garde qui a reçu un fameux atout à la cuisse.... c'est un ami intime de mon cousin, qui est revenu depuis peu de ses campagnes, et qui vient le voir tous les jours. Il y a aussi un individu d'assez mauvaise mine qui vient voir le blessé, mais pendant la nuit; il cause avec lui à voix basse, et il me le recommande toujours en me glissant une pièce de cent sous dans la main.

CLAIRE. C'est ça... un malade qui rapporte.

FRIQUET. Aussi, à cause de mon cousin et des pièces de cent sous de l'autre, je regretterais bien notre malade, s'il devait succomber dans l'opération que monsieur Larrey va lui faire.

PAMÉLA. Comment! on va...

FRIQUET, *faisant le geste de couper une jambe.* Eh! mon Dieu, oui! nous avons jugé ça indispensable à l'hôpital... et c'est souvent mortel!..... dans ce cas-là, je le pleurerais bien, quoique sa défroque dût m'appartenir.

CLAIRE. Il vous la lègue par son testament?...

FRIQUET. Pas précisément, naïve demoiselle; mais c'est un usage, une tolérance en notre faveur. Les militaires nous laissent quelquefois leurs habits en récompense des soins que nous leur prodiguons. Ce sont nos profits. Quand je dis à nous, c'est-à-dire à moi, parce que le surnuméraire ne touche jamais à ces héritages-là, ça fait partie des appointements, et comme le surnuméraire n'en a pas...

PAMÉLA. Ah ça, mais votre charpie est prête depuis longtemps, et vous devriez retourner auprès de vos blessés...

FRIQUET. Ah! bah! je suis veilleur de nuit, alors la journée me reste pour mes malades en ville; quand je dis en ville, c'est hors de l'hôpital que je veux dire; car toute ma clientèle se trouve à mon domicile, dans l'appartement que j'habite avec mon cousin.

PAMÉLA. Ah! vous demeurez avec votre cousin et avec vos malades?...

FRIQUET. Vous pouvez dire mon malade,

Digitized by Google

car je n'en ai qu'un... mais celui-là les vaut tous... Figurez-vous que c'est un vieux qui a dû être cossu autrefois, mais qui a perdu la tête.... il n'a plus les moyens d'avoir sa raison.... il est malade.... malade.... si vous voyiez ça..... Mais j'oublie que mon cousin m'a défendu de parler de lui..... je ne vous en dirai pas davantage, d'abord à cause de ma discrétion naturelle, et ensuite parce que je n'en sais pas plus long.

CLAIRE, *qui était au fond.* Mesdemoiselles!... mesdemoiselles!... une belle voiture qui s'arrête à deux pas d'ici; ça doit être quelque commande extraordinaire, bien sûr.

PAMÉLA. A vos places, mesdemoiselles... vous savez que madame Evrard exige de la tenue pour une commande extraordinaire.

FRIQUET. C'est cela, de la tenue, si c'est possible.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RAVENNES.

Il est précédé de Jean habillé en chasseur, qui lui ouvre les portes.

FRIQUET. Oh! le bel homme!.... il ressemble au tambour major dont j'ai vendu l'habit à un père noble de province pour jouer les chambellans et les marchands de vulnéraire.

RAVENNES. C'est bien ici le magasin de madame Evrard?

FRIQUET, *à part.* Où donc ai-je entendu cette voix-là?

PAMÉLA. Oui, monsieur, c'est bien ici le magasin où se fournit toute la cour impériale, et si vous voulez voir madame Evrard?..

RAVENNES. Je crois qu'il est inutile de déranger la maîtresse de la maison; l'impératrice elle-même m'ayant désigné ce magasin, j'y viens commander, de confiance, une corbeille de mariage...

PAMÉLA. Monsieur n'a qu'à choisir, nous avons tout ce qu'il y a de plus nouveau..... c'est madame Evrard qui a fourni la corbeille de mariage de la reine Hortense.

FRIQUET, *à part.* Ah ça, mais plus je le regarde...

RAVENNES. Voici la note des objets que je veux, et, au bas, l'adresse où il faut les porter... Je désirerais que l'envoi se fît aujourd'hui même...

PAMÉLA. Nous avons tous les objets demandés; dans quelques heures monsieur sera servi.

FRIQUET, *à part.* Oh! c'est lui! c'est bien lui!... seulement il n'était pas si bien mis que ça... (*S'approchant.*) Monsieur... pardon...

RAVENNES. Qu'est-ce?

FRIQUET. Vous ne me reconnaissez pas?... Il me semble que je vous ai vu à l'hôpital...

RAVENNES, *à part.* Ciel! le petit bossu de l'hôpital militaire! (*Haut.*) Oui... oui... c'est moi que vous avez vu... visitant un pauvre blessé... J'aime beaucoup les vieux braves, moi... je suis un philosophe!... Mais taisez-vous.

Il lui glisse cent sous dans la main.

FRIQUET. Cent sous!... Il y a identité.

RAVENNES. Mesdemoiselles, voici ma carte; c'est à mon hôtel qu'on devra faire acquitter la facture. (*A Friquet.*) Au revoir, et du silence!... Mesdemoiselles, je compte sur votre exactitude.

Il sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* RAVENNES.

FRIQUET. Voyons la carte de ce monsieur... Tiens! il a fait graver ses armes au-dessus de son nom.

PAMÉLA. Oui, c'est la mode maintenant à la cour de l'empereur.

FRIQUET. Bon genre et belles armes, ma foi!... Un lion endormi, et tout autour, ces mots. « Il dort, ne le réveillez pas! » Si jamais je deviens veilleur en chef de l'hôpital, je prendrai ces armoiries-là... ne le réveillez pas.

CLAIRE. Et quel est son nom à ce monsieur?

FRIQUET. Le voici. (*Lisant.*) Le comte Frédéric de Fargis.

PAMÉLA. Et vous dites qu'il s'appelle Fargis?... Mais si je ne me trompe pas, c'est le nom de famille de M. Gustave, celui qui fait la cour à mademoiselle Amélie...

FRIQUET. Ah! oui, ce jeune héros que j'ai vu quelquefois rôder... autour du magasin.

PAMÉLA. C'est le fils du monsieur qui sort d'ici... C'est que cette commande de corbeille m'a tout l'air d'annoncer un mariage pour le jeune homme.

FRIQUET. Ça y ressemble plus que moi à l'Apollon du Belvédère. Et madame Evrard se doute-t-elle de cette amourette?

PAMÉLA. Oh! mon Dieu! non. Elle qui est si sévère pour nous, l'est cent fois plus pour sa fille; et si elle savait...

FRIQUET. Mais cependant les fréquentes visites de ce guerrier...

PAMÉLA. Elle croit que c'est pour moi, parce que, jusqu'à présent, la partie du militaire me regarde; et pourtant, dans le cas où ce que nous soupçonnons serait vrai, madame verrait sa pauvre fille bien attrapée.

CLAIRE. Mais, au reste, si c'est un mariage

Digitized by Google

pour M. Gustave, nous pouvons savoir le nom de la demoiselle. N'y a-t-il pas au bas de la commande l'adresse où les objets doivent être portés?

Amélie descend l'escalier du magasin à gauche, Marguerite entre par la droite.

PAMÉLA. Ah! voyons!... (*Lisant.*) « Apporter cette corbeille de mariage chez mademoiselle de Fuentès, de la part du baron Gustave de Fargis. »

AMÉLIE, *poussant un cri.* Ciel...

TOUTES, *se retournant.* Mademoiselle Amélie!...

MARGUERITE, *à part, la regardant.* Que veut dire cela?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARGUERITE, AMÉLIE.

MARGUERITE, *à Paméla.* Qu'est-ce que ce papier?

PAMÉLA. Madame, c'est une commande.

MARGUERITE. Donnez. (*A part.*) Ce jeune homme qui vient ici... quoi! ce serait pour Amélie!... mais, silence!... contenons-nous!... (*Haut.*) Il faut préparer sur-le-champ cette corbeille. Montez au premier... c'est là que vous trouverez toutes les marchandises de prix dont la commande se compose; vous, mesdemoiselles, de ce côté; pendant ce temps, ma fille et moi nous resterons ici pour répondre.

PAMÉLA, *bas, à Friquet.* Mademoiselle a tout de même été joliment surprise...

FRIQUET. C'est vrai; mais je me sauve à l'hôpital avec ma charpie... car il faut se servir du surnuméraire, mais ne pas en abuser.

Il sort. Les Demoiselles remontent au magasin du premier.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, AMÉLIE.

MARGUERITE. Amélie, ma fille, nous sommes seules... Parle! pourquoi ce cri, cet effroi en entendant ce nom?

AMÉLIE. Ma mère!...

MARGUERITE. Oh! parle! parle! je t'en supplie!...

AMÉLIE. Ma mère!... je l'aime!...

MARGUERITE Qui?... ce baron de Fargis, qui va se marier... Tu l'aimes, oh! malheureuse!... et tu ne m'avais rien dit!...

AMÉLIE. Oh! pardonnez-moi, ma mère!... mais vous m'avez tant répété qu'aimer un homme au-dessus de sa classe était plus qu'un malheur, que c'était un crime!... Je n'ai pas osé vous avouer... et quand j'ai appris sa naissance et son rang... il n'était plus temps, ma mère!... je l'aimais!...

MARGUERITE. Que dis-tu!... (*A part.*) Et moi qui craignais tant ce malheur... (*Haut.*) Mais ce n'est point un amour profond... c'est une séduction d'un instant.

AMÉLIE. Non!... non, ma mère! il a juré de vivre pour moi seule...

MARGUERITE. Et aujourd'hui on commande en cette maison même les apprêts de son mariage avec un autre...

AMÉLIE. Oh! j'en suis sûre... ce n'est pas lui qui l'a voulu... il n'y consentira pas; il m'a bien dit que son père voulait le marier à une jeune fille noble et riche, et pressait cette union de tous ses vœux; mais il a fait serment de n'être qu'à moi.

MARGUERITE, *vivement.* Mon Dieu! mon Dieu! mais tu ne sais donc pas quels affreux malheurs peuvent frapper celle qui ose oublier la position modeste où le ciel l'a fait naître... Tu ne sais donc pas qu'il n'est pas d'amour, de liens, de devoirs que ne brisent ces cruels préjugés... tu ne sais pas que moi-même...

AMÉLIE. Que dites-vous?

MARGUERITE, *à part.* Oh! mon Dieu! mon Dieu! je m'égare!... mais non!... non! Je dois continuer... car ce douloureux aveu pourra peut-être la sauver!... Oui! rougir devant elle pour lui épargner une honte.. c'est mon devoir! (*Haut.*) Amélie, écoute-moi!... (*Elles s'asseient.*) Moi aussi, toute jeune, toute confiante, j'ai aimé un gentilhomme!... il n'est pas de droits que je n'eusse pour enchaîner son sort au mien; car je te l'avouerai, j'ai juré de tout te dire... pour mieux t'effrayer sur ton avenir!... Amélie, j'étais mère; tu es sa fille!...

AMÉLIE. Quoi! monsieur Évrard?...

MARGUERITE. Il n'était point ton père; mais il n'a rien ignoré de cette faute et de mes malheurs, et notre union fut la généreuse conséquence de sa pitié envers moi. (*Avec une exaltation toujours croissante.*) Eh bien! ce gentilhomme, je fus séparée de lui; on osa dire que j'avais aimé par orgueil, par cupidité celui dont j'ignorais la fortune, dont je ne sais pas encore le nom... Bien plus, on l'accusa d'un crime infâme, et moi!... moi!...

AMÉLIE. Ma mère!...

MARGUERITE, *se levant avec un cri d'effroi. A part.* Oh! non! pas cet aveu!... pas celui-là!... C'est au-dessus de mes forces!...

AMÉLIE. Eh bien?...

MARGUERITE, *avec embarras.* Eh bien! je parvins à le justifier de l'accusation qui pesait sur lui!... mais tous mes sacrifices furent stériles, mes droits ne furent pas écoutés. Charles disparut, ainsi que sa famille, dans la tourmente révolutionnaire qui éclata peu

Digitized by Google

après... Et moi, sans le généreux dévouement d'un protecteur sorti d'une classe plus modeste, de monsieur Évrard, qui t'adopta, qui te donna un nom, et qui me rendit l'honneur!... je n'aurais pu t'offrir et te léguer que l'opprobre et l'indigence. Amélie!... je t'en supplie... évite les fautes de ta mère... Oh! qu'elle ne continue pas à les expier en toi; car si grands qu'aient été ses torts, oh! ton malheur serait pour elle un trop cruel châtiment!...

AMÉLIE. Vous le voulez, ma mère! eh bien! quand même le courage et l'amour de Gustave devraient démentir vos cruelles conjectures, je vous obéirai!... Ne vous dois-je pas tout au monde?... Je ne reverrai plus celui que vous craignez... Ce matin, il devait venir encore...

MARGUERITE. Ce matin!

AMÉLIE. Vous voyez bien que je suis décidée à ne plus le revoir, puisque je vous en préviens... Recevez-le vous-même, et dites-lui... dites-lui que je ne l'aime plus!

Elle sort par la droite.

SCENE VII.

MARGUERITE, *seule.*

Malheureuse! je viens de porter le désespoir dans son cœur!... C'est que je frémis encore du danger que je courrais si cette famille puissante, pour détourner Gustave de la mésalliance dont il la menace, sondait mon passé et découvrait la condamnation qui pèse encore sur moi!... Si on savait un jour que moi, j'ai été, sur mon propre aveu, déclarée coupable de vol, traînée dans une hideuse maison, d'où je me suis échappée à la faveur des premiers troubles de la révolution... Je suis innocente, Dieu le sait; mais pour éloigner de l'homme que j'aimais tout soupçon qui eût entaché à jamais son honneur, j'ai accumulé à dessein les preuves contre moi... J'ai mis un soin cruel à rendre ma honte irréparable... j'ai été condamnée, flétrie par un arrêt honteux, dont je ne sais pas même toute la rigueur, car j'ai su m'y soustraire par mon évasion, et maintenant ma honte retombe sur mon enfant... Ah! voilà ma juste punition! je n'ai pensé qu'à Charles quand je l'ai sauvé!... j'ai oublié que j'étais mère... les larmes d'Amélie me l'ont cruellement rappelé aujourd'hui.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, MICHEL.

Il est en costume de marin de la Garde et a un bonnet de police.

MICHEL. A la boutique, s'il vous plaît.

MARGUERITE, *à part.* Ah! essuyons mes larmes. (*Haut.*) Monsieur...

MICHEL. Deux sous de fil, sans vous commander.

MARGUERITE. Cette voix...

MICHEL. Deux sous de f... (*Reculant tout d'un coup.*) Tonnerre du ciel!... qu'est-ce que je vois là?

MARGUERITE. Michel!

MICHEL. Marguerite, vous que je n'ai pas vue depuis dix-huit ans!... C'est vous que je retrouve dans ce magasin en venant acheter du fil pour raccommoder mon uniforme! Eh bien! qu'on dise qu'il n'y a pas de bon Dieu, tonnerre du ciel!

MARGUERITE. Ce bon Michel!

MICHEL. Votre frère!... toujours votre frère!... qui n'a pas cessé de penser à vous par terre et par merre!... Ah! tenez, il faut que je vous embrasse... Ça y est!... Et dire que c'est elle, que c'est ma vieille amie, ma bonne Marguerite Fortier!

MARGUERITE, *très-vivement.* Ah! silence, mon ami; ne me donnez jamais ce nom!

MICHEL. Ce nom! ce n'est plus celui que vous portez?

MARGUERITE. Non; je suis la veuve de M. Evrard.

MICHEL. Evrard!... il me semble que ce n'est pas le nom de celui...

MARGUERITE. Oh! celui-là n'a pas tenu ses serments; mais il a été plus malheureux encore que coupable.... un jour je vous conterai toute cette histoire; qu'il vous suffise de savoir que M. Evrard a adopté ma fille!

MICHEL, *à part.* Ah! je conçois pourquoi son ancien nom ne lui plaît pas à rappeler... (*Haut.*) C'était donc un honnête homme, cet autre?

MARGUERITE. Honnête homme comme vous-même, Michel; l'empereur l'avait nommé fournisseur de ses armées.

MICHEL. Honnête homme et fournisseur... Comment l'entendez-vous?

MARGUERITE. Il est mort pauvre, me laissant à peine de quoi vivre.

MICHEL. Un fournisseur pauvre à présent! Ah ça, mais votre histoire est à chaque instant émaillée de surprises.

MARGUERITE. C'était le seul qui avait acquis l'estime de l'empereur.

MICHEL, *portant la main à son front.* Excusez!

MARGUERITE. A sa mort, sa majesté envoya auprès de moi pour s'informer de ma situation, me fit une pension, ainsi qu'à ma fille, et me conseilla d'ouvrir cet établissement, me promettant sa protection; j'obéis, et bientôt ce fut à mon magasin que toute la cour vint se fournir à l'exemple du maître; j'obtins le titre de lingère de l'impératrice;

Digitized by Google

et aujourd'hui, grâce aux bienfaits de l'empereur, ma fille est à l'abri du besoin.

MICHEL. Et Michel vous a retrouvée; car c'est à votre belle enseigne, aux Armes impériales, que vous devez ma visite ; je me suis dit : ce magasin a la confiance de l'impératrice, il ne lui manque plus que la mienne.

MARGUERITE. Mais vous, mon ami, que vous est-il arrivé depuis notre séparation ?

MICHEL. Moi ! après avoir fait mon tour de France, j'ai fait mon tour du monde ; j'ai joué avec les Russes, les Anglais et autres cosaques, des parties où ce n'étaient pas les atouts qui manquaient ; et si je vis encore, c'est pas ma faute, mais celle de mon ami Huguet, qui, à la dernière affaire, a intercepté au profit de sa cuisse, un biscaïen qui était probablement à mon adresse. Nous nous étions retrouvés dans la compagnie des marins de la garde, où l'on réunit tous les beaux hommes ; et comme il vient d'être transporté à Paris à l'hôpital, j'ai profité de ce que l'empereur se reposait un petit moment, et je suis venu ici au moyen d'un congé. J'avais d'ailleurs encore d'autres motifs pour m'offrir aux regards de la capitale sans augmentation de prix. D'abord le désir de vous retrouver, Marguerite, et puis une autre affaire... Oh ! mais celle-là peut s'appeler une affaire... et j'en viendrai à bout, tonnerre du ciel !... ou j'y perdrai ma croix !

MARGUERITE. Mais quelle est donc cette affaire dont vous parlez avec tant d'animation ?

MICHEL. Oh ! c'est que ça m'a tout l'air d'une infamie à faire trembler le diable... Un ancien, un vieux, qui a dû être bon là dans son temps, et que maintenant on a mécanisé, vexé, ruiné, condamné, volé... que sais-je ?... Enfin, tout ça joint à une blessure qui lui a entamé la cervelle, lui fait battre constamment la générale ; il est fou !

MARGUERITE. Ah ! mon Dieu !... Et quel est ce vieillard ?

MICHEL. Eh ! voilà justement ce qui me taquine ; je n'en sais pas le premier mot... impossible de rien tirer de lui, et je n'ai pas d'autre moyen d'apprendre son nom qu'une espèce de cachet que j'ai trouvé sur lui, un brinborion comme les nobles d'autrefois en portaient... Mais que je suis bête, moi ! je dialogue de ça avec vous comme si ça vous regardait. Parlons plutôt de votre fille... Est-ce que je ne la verrai pas ?... Tenez, voyez, je l'aime déjà !...

MARGUERITE. Ma fille, mon ami, elle m'a souvent entendue parler de vous, comme d'un ami bien sincère, bien dévoué !... elle sera heureuse de vous voir, mais dans ce moment...

MICHEL. Est-ce qu'elle est malade ?...

MARGUERITE. Non, grâce au ciel !... mais un grand chagrin...

MICHEL. Qu'est-ce que c'est donc ?

MARGUERITE. Un jeune homme... un capitaine des vélites de la garde...

MICHEL. Beaux hommes, ma foi !

MARGUERITE. Il aime ma fille... et il en est aimé !

MICHEL. Eh bien ! où est le mal ?

MARGUERITE. Mais il est d'une noble maison !... il est riche, et son père veut le marier à une autre.

MICHEL. Ah ! diable, je comprends... les vents sont contraires.

MARGUERITE. J'ai appris aujourd'hui et son amour pour ma fille, et les projets de son père !

MICHEL. Aujourd'hui seulement ?... Quoi ! il ne vous en avait rien dit ?

MARGUERITE. Hélas ! non... sans cela j'aurais prévenu le mal... J'attends ce jeune homme pour lui dire de ne plus revenir.

MICHEL. Et vous ferez bien.

MARGUERITE. Cependant j'avoue que cette entrevue m'embarrasse... il m'en coûte de l'affliger... mais ce qu'il veut... (*avec intention*) est impossible !

MICHEL. Oui, je vois ça.... vous craignez l'abordage..... Eh bien ! voulez-vous que je m'en charge, moi ?...

MARGUERITE. Vous, mon bon Michel ?...

MICHEL. Pourquoi pas ?... ce n'est pas la première fois qu'on me fait parlementaire... quand je faisais les fonctions de fourrier au régiment, j'avais la langue si bien suspendue, qu'ils avaient mis l'éloquence dans mes attributions..... et je peux continuer pour vous avec plaisir. Laissez-moi..... je vais recevoir ici le maraudeur... entre militaires on s'entend tout de suite... congé définitif !... c'est moi qui lui signerai sa feuille de route.

MARGUERITE. Eh bien ! j'y consens et vous remercie... il vient... je l'aperçois..... surtout les plus grands égards..... la plus grande politesse... songez-y !.... Il faut l'éloigner..... mais il n'a pas eu d'intentions coupables !...

MICHEL. Assez causé !.. compris !.. On n'a pas fait le tour du monde sans savoir comment on se comporte en société.

Marguerite sort par la droite.

SCÈNE IX.

MICHEL, GUSTAVE.

MICHEL, *à part*. Pauvre femme !... je vais dire ce que je pense à l'officier.... respect à

Digitized by Google

l'épaulette, l'empereur le veut; mais respect à nos filles, la nature le commande. Le voilà; c'est ici qu'il faut être adroit!...

GUSTAVE, *entrant, à part.* Quel est cet homme?

MICHEL. Mon capitaine.... qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

GUSTAVE. Moi... je voudrais... je désirerais dans ce magasin...

MICHEL, *à part.* S'il allait me demander une paire de bas, je serais un peu embarrassé de faire affaire avec lui.

GUSTAVE. Mais ne pourrait-on parler à madame Evrard?

MICHEL. Ou plutôt à sa fille, c'est connu!.. Ça ne se peut plus aujourd'hui... je suis de planton à leur place.

GUSTAVE. Mais que signifie?...

MICHEL. Ça signifie, mon capitaine, que la mère a découvert la chose qu'on voulait lui cacher..... qu'elle est trop bien élevée, ainsi que moi, pour vous mettre à la porte; mais que si vous tenez à revenir ici, vous ne trouverez que moi pour faire la conversation; et à moins qu'elle ne vous amuse beaucoup, ce qui ne m'étonnerait pas du reste, vous ferez aussi bien de rester chez vous... voilà! (*A part.*) J'espère que c'est poli, et s'il n'est pas content...

GUSTAVE. Quand vous ne porteriez pas cet uniforme, mon camarade, j'aurais deviné à votre langage..... un peu sans façon..... que vous êtes soldat; mais cela ne me dit pas le droit que vous avez de me parler ainsi, et le père seul d'Amélie...

MICHEL. Son père!.... je ne le suis pas, mais j'aurais pu l'être!... il ne s'en est fallu que de très-peu!... donc, c'est tout comme; et je vous dirai que c'est mal, très-mal de se faire aimer d'une jeune fille sans en prévenir personne, sans faire part de ses projets à ses parents, que ça frise la séduction, et que nous ne sommes pas en pays ennemi, où tout est permis, parce que l'on n'a jamais plus de deux heures pour séduire; enfin, que si j'avais une enfant, et qu'on se conduisît avec elle comme ça, fût-ce le roi de Westphalie en personne, je me brûlerais la cervelle avec lui, tonnerre du ciel! s'il voulait me faire cette faveur... Pardon, excuse, mon capitaine!... mais ceci n'est pas une affaire de service.... c'est censé le père de la petite qui parle!...

GUSTAVE. Eh bien! donc, c'est à son père que je dirai: Monsieur, mon seul vœu, mon seul désir est d'être le mari de mademoiselle Amélie!..... douter de mes intentions serait me faire injure!...

MICHEL. Je ne prétends pas le contraire; c'était l'histoire de vous dire que si vous aviez demandé plus tôt mademoiselle Amélie en mariage, on vous l'aurait plus tôt refusée...

GUSTAVE. Refusée!... et pourquoi?...

MICHEL. Parce que votre père vous a commandé une épouse assortie... qu'Amélie n'est ni riche ni noble... et par conséquent ne vous convient pas plus que vous ne lui convenez... voilà!...

GUSTAVE. Mais, monsieur, je vous assure...

MICHEL. Du reste on ne doute pas de vos bonnes intentions.... vous êtes loyal comme un officier de l'empereur; mais comme les soldats de sa majesté ne font l'impossible qu'au Saint-Bernard, et qu'en ville ils cessent d'opérer des miracles, vous ne pouvez épouser deux femmes à la fois. (*A part.*) Il est enclou comme une pièce de canon anglaise.

GUSTAVE. Et je croyais, moi, je vous l'avoue, que les grands enseignements de la révolution qui vient de niveler la société tout entière, et de faire monter sur le trône impérial un petit capitaine d'artillerie, n'étaient point perdus à ce point, qu'une alliance entre la fille d'un des plus honorables serviteurs de Napoléon et un capitaine de ses armées parût une chose impossible...

MICHEL. Il est vrai que la fille d'un fournisseur des armées, mort pauvre, et un capitaine des vélites.... mais, d'un autre côté, un père riche et noble...

GUSTAVE. Mon père est riche, il est vrai, mais seulement par les bienfaits de l'empereur, qui lui a donné ce qui restait de la fortune d'un de nos parents émigré, et mort à l'étranger. Cette fortune, une part m'en a été attribuée par Napoléon. Mon père peut avoir d'autres vues sur moi; mais j'ai d'autant plus le droit de lui résister, que le choix même de l'épouse qu'il me destine est un argument contre lui... Mademoiselle de Fuentès, monsieur, est la fille d'un de ces hommes d'état sortis du peuple, à qui Napoléon a fait un écusson avec un de ses triomphes ou une de ses conquêtes.... noblesse d'hier à laquelle la vieille noblesse de mon père veut s'unir, noblesse plus éclatante que toute autre, car c'est le nom qui y fait le titre, et non pas le titre qui y devient le nom; mais noblesse qui a dû apprendre à mon père tout le néant des vieilles généalogies, puisque tant de parchemins poudreux rencontrent maintenant leur égal dans un seul bulletin de victoire.

MICHEL. Mais c'est que vous avez raison, tonnerre du ciel!... Allez toujours, mon capitaine!...

GUSTAVE. Maintenant, monsieur, c'est à votre cœur que je m'adresse, et je vous demanderai si, après avoir troublé le repos d'une jeune fille par un amour dont on a subi soi-même l'empire irrésistible, on a le droit de l'abandonner ensuite, quand cette jeune fille a toutes les qualités qui peuvent faire votre bonheur... Ah! si Amélie, si sa mère étaient

Digitized by Google

indignes du choix que j'ai fait d'elles pour s'allier à ma famille, si l'honneur, la première idole d'un officier...

MICHEL. Oh! la première... après l'empereur!...

GUSTAVE. Eh! n'est-ce pas la même chose?

MICHEL. C'est vrai; je suis un imbécile de vous avoir interrompu.... Allez toujours, capitaine.

GUSTAVE. Si l'honneur me défendait cette union... oh! je le jure, je serais le premier à me prêter aux vœux de mon père, envers qui l'obéissance est un devoir sacré, et peut-être que si j'étais seul à souffrir, je me sacrifierais à ses légitimes projets d'ambition; mais Amélie m'aime comme je l'aime!..... oh! je puis le dire aujourd'hui, puisqu'à tout prix je veux lui rester fidèle... nous avons échangé nos serments, et je ne les trahirai pas!..... Oui, monsieur, je l'ai juré.... malgré mon père, malgré la mère d'Amélie, malgré vous-même, s'il le faut... Amélie sera la compagne de ma vie!...

MICHEL. Malgré moi-même!... mais maintenant je serais capable, si madame Evrard vous la refusait encore, de l'enlever avec vous... quoi! vous voulez malgré tout... Oh! tenez, mon capitaine, ça n'est pas pour faire tort à votre future, mais il faut que je vous embrasse.

GUSTAVE. Ah! volontiers..... dans huit jours Amélie sera ma femme!...

MICHEL. Plus tôt si ça se peut..... mais il faut bien vite la rassurer, car elle est bien triste, à ce qu'il paraît, la pauvre petite.

En ce moment dix heures sonnent.

GUSTAVE. Dix heures! c'est le moment où l'empereur m'a donné audience ce matin.

MICHEL. Une audience de l'empereur!... allez-y... allez-y bien vite, mon capitaine!... est-il heureux!.. il va parler à l'empereur!..

GUSTAVE. Mais pourtant, Amélie.... que je voudrais voir... rassurer...

MICHEL. Du tout... voulez-vous bien vous sauver?... faire attendre l'empereur... c'est ça qui serait poli!.... par exemple.... Je me charge de tout à présent... je veille au grain... partez, mon capitaine, et soyez tranquille... tenez, je vous donne ma bénédiction.

GUSTAVE. Oui, oui, je cours... car cette audience ne sera peut-être pas inutile à notre bonheur!... Au revoir... dans peu je serai de retour...

Il sort.

MICHEL, *lui criant.* Mes amitiés à l'empereur... et mes respects à son épouse, s'il vous plaît. Et maintenant appelons les autres. Eh! madame Evrard... Amélie... la maison!... oh! eh!

SCÈNE X.

AMÉLIE, MICHEL, MARGUERITE.

MARGUERITE. Eh bien?

MICHEL. Votre affaire est arrangée... il épouse votre fille dans huit jours.

AMÉLIE. Que dites-vous?

MICHEL. Oui, oui... c'est moi qui les unis, et c'est le cas de dire : C'est comme si le notaire y avait passé. (*Regardant Amélie.*) Mais voyons que je la dévisage cette créature... Ah ça, mais elle est un peu jolie!... je conçois qu'il y tienne à ce point-là, tonnerre du ciel!...

MARGUERITE. Quoi!..... vous êtes convenu?... mais je vous avais dit...

MICHEL. Ah! il m'en a dit bien d'autres, lui... la révolution a nivelé la société tout entière... vous n'aviez pas pensé à ça, vous... les vieilles généalogies ne sont plus que des parchemins poudreux, tandis que les bulletins de victoire... et les triomphes... de même que les écussons..... Bref, il a couru chez l'empereur pour être présent à l'appel, et il reviendra tout de suite pour vous expliquer ça mieux que moi, et il vous prouvera qu'il a le droit d'épouser votre fille.

MARGUERITE. Ah! Michel! dans quel embarras m'avez-vous jetée!..... qu'avez-vous fait, grand Dieu!...

PAMÉLA, *accourant, suivie des demoiselles du magasin et apportant une corbeille de mariage.* Madame!... madame!... voici la corbeille qu'il faut envoyer sur-le-champ.

MICHEL. Laissez-nous donc tranquilles.... plus de travail aujourd'hui... plus de service... Campo!... je vous donne à toutes la permission de dix heures, tonnerre du ciel!...

PAMÉLA. Pourquoi?

MARGUERITE. Michel! de grâce!...

MICHEL. Pourquoi?.... parce que mademoiselle Amélie se marie dans huit jours.

LES DEMOISELLES. Dans huit jours?...

MICHEL. Et que je vous invite toutes à la noce.

TOUTES. Merci!... merci!...

MARGUERITE. Mais, Michel, de grâce!...

PAMÉLA. Mais cette corbeille qu'il faut porter sur l'heure chez mademoiselle de Fuentès?...

MARGUERITE. Cette corbeille..... vous voyez... c'est ici qu'elle a été commandée pour une autre, et mon devoir...

MICHEL. Laissez-moi donc tranquille... elle servira pour Amélie!...

MARGUERITE. Mais pensez-vous à la colère de monsieur de Fargis... quand il apprendra qu'on n'a pas exécuté ses ordres?...

MICHEL. Sa colère..... je m'en charge,

Digitized by Google

moi..... c'est moi qui lui rapporte cette corbeille..... je vas convenir de tout avec la famille du futur..... (*Prenant la corbeille.*) Ouvrez-moi la porte, et place à mademoiselle Michel, ex-marin de la garde, et à présent demoiselle de comptoir chez madame Evrard et compagnie.

Rires des demoiselles.

MARGUERITE. Michel!... encore une fois...

MICHEL. Au revoir!... je vas revenir avec le marié, et en avant à la baïonnette!...

Il fait un espèce d'exercice avec la corbeille et sort au milieu des éclats de rire des Demoiselles du magasin. Michel laisse tomber la corbeille, tout le monde pousse un cri et se précipite. Marguerite demeure accablée. La toile baisse.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un riche salon avec plusieurs portraits de famille. Un seul est voilé. Au-dessus de la porte du fond, un lion endormi surmonté d'une couronne de comte, avec cet exergue : *Il dort, ne le réveillez pas.*

SCÈNE PREMIÈRE.

RAVENNES, UN SECRÉTAIRE, UN NOTAIRE.

Le Notaire est assis devant une table et écrit.

LE SECRÉTAIRE. Oui, monsieur le comte, monsieur le duc de Fuentès, dont je suis le secrétaire, et qui est retenu au sénat pour voter les cent mille hommes dont l'empereur a besoin, m'a chargé de traiter avec vous le mariage de sa fille et de monsieur le baron de Fargis, votre fils.

RAVENNES, *à part.* J'aime mieux cela... avec lui je suis plus à mon aise.

LE SECRÉTAIRE. Monsieur le duc tient beaucoup à cette alliance. Voilà le nouveau contrat qu'il a fait rédiger.

RAVENNES. Voyons!

LE SECRÉTAIRE. Monsieur le duc m'a recommandé de tout conclure aujourd'hui.

RAVENNES, *après avoir lu.* Oui, c'est bien cela... la somme est augmentée. C'est six cent mille francs que monsieur le duc constitue en dot à sa fille : de ce côté tout est bien. Mais je ne sais si monsieur le duc vous a fait part de deux autres conditions nécessaires à la tranquillité et au bonheur de mon fils.

LE SECRÉTAIRE. Oui, monsieur le comte; votre demande est appuyée par le prince archichancelier, dont monsieur le duc a l'oreille; avant trois mois vous serez administrateur d'une de nos provinces conquises.

RAVENNES. Quelle joie pour mon fils! car moi j'apprécie à leur juste valeur les titres, les dignités... moi, je suis un philosophe. Quant à la seconde condition...

LE SECRÉTAIRE. Monsieur le duc est prêt à y souscrire aussi... Monsieur le comte a désiré qu'en faveur des sacrifices qu'il s'impose pour doter son fils d'un majorat, monsieur le duc lui donnât quatre cent mille francs!

RAVENNES. Monsieur le duc m'offre quatre cent mille francs, dites-vous? soit, je les accepte en fermant les yeux, car il est indigne de moi de discuter sur le chiffre... C'est donc quatre cent mille francs qui me seront comptés aujourd'hui même avant la signature du contrat... car de pareilles misères doivent rester entre nous.

LE SECRÉTAIRE. Sans doute. Ainsi, monsieur le comte, rien ne s'oppose plus à ce mariage?

RAVENNES. Rien, monsieur le secrétaire... pas même la désapprobation générale dont il a été l'objet dans les nobles salons du faubourg Saint-Germain. On me reprochait d'unir l'héritier des Fargis à la famille de Fuentès, dont le vrai nom touche au peuple.

LE SECRÉTAIRE. De pareils propos...

RAVENNES. Un philosophe les méprise... on en a dit bien d'autres sur la manière dont j'ai manifesté l'horreur que m'inspirait l'action infâme du marquis.

LE SECRÉTAIRE. Du marquis de Fargis, votre oncle, qui fut condamné pour avoir fait fusiller des prisonniers français sur le territoire étranger, où il servait contre son pays!... Qu'avez-vous donc fait, monsieur le comte?

RAVENNES. Justice dans ma maison, comme l'empereur, ce grand homme, l'avait faite devant les tribunaux. Regardez, monsieur, parmi tous ces portraits de mes nobles parents, un seul manque, c'est celui du marquis. A côté pourtant est celui de son fils Charles, le dernier rejeton de la branche aînée; mais celui-là est mort en 89, tué en duel, assassiné on ne sait trop comment... Mais enfin malgré la honte qu'a jetée son père sur notre nom, j'ai cru devoir laisser là l'image du fils, pour qu'on vît bien que les traîtres seuls sont rayés de ma famille. Eh bien, cet acte, j'ose le dire, d'une incontestable justice, a eu le malheur de déplaire à ces dames,

Digitized by Google

qui ne cessent de me poursuivre de leurs malédictions... Mais cela m'est indifférent, je suis un philosophe, et je signerai le contrat quand monsieur le duc le désirera.

LE SECRÉTAIRE. Je vais le prévenir de ce que nous avons arrêté, et j'aurai l'honneur de vous revoir aussitôt. (*A part.*) Le duc voulait à tout prix ce mariage, j'ai réussi.

Il sort avec le Notaire.

SCÈNE II.

RAVENNES, *seul.*

Ah! je le savais bien qu'en allant exploiter les colonies, j'y ferais ma fortune!... Oh! le hasard m'a bien servi; il a permis que, grâce à la lettre de Charles, je devinsse l'ami, le commensal du comte de Fargis; il a voulu que le comte, inconnu en France, après avoir échappé seul au massacre de Saint-Domingue, fût victime par un naufrage; il a voulu que moi, son compagnon de fuite, instruit de tout ce qui le concernait lui et sa famille, je pusse le voir englouti par la tempête au sein du bâtiment en débris, m'emparer de ses titres, et revenir dans la métropole pour y prendre son rang, sa place et y recueillir son fils. Le fils, qui n'avait jamais vu son père, me reconnut parfaitement pour lui. J'avais un nom, un fils, tout, excepté de l'argent; mais tu ne m'abandonnas point, hasard, providence des ambitieux!... J'apprends l'affaire du vieux marquis, la colère de l'empereur; je remue, je parle, j'intrigue, j'embrouille les choses avec la vertueuse indignation d'un parent déshonoré; le marquis est condamné; et par l'entremise de mon fils, élève d'une école militaire et distingué par l'empereur, je m'adresse à lui; je lui peins ma situation, mes malheurs; je l'implore pour l'avenir de mon Gustave... il y est trompé lui-même; il me donne la fortune du marquis, et depuis je marche de prospérités en prospérités... Je vis noblement en honnête homme... cela m'est si facile avec quarante mille livres de rentes!

JEAN, *entrant.* Des lettres pour monsieur le comte.

RAVENNES. Donnez. (*Jean les donne et sort.*) Une lettre du comité des prisons, auquel je me suis fait attacher en qualité de commissaire général; mon titre de comte de Fargis m'a valu ces fonctions honorables, qui jetteront un reflet de bienfaisance sur ma vie. On me prévient que c'est mon tour de service la semaine prochaine... j'irai certainement, si je n'ai pas autre chose à faire. Et cette autre lettre? l'écriture n'en est pas heureuse... quelque mendiant sans doute... ces gens-là flairent les hommes en place. Ciel, que vois-je! Huguet! ce marin de la garde qui était matelot sur le vaisseau du comte! seul témoin de cette substitution audacieuse! Il est à Paris... ma bonne étoile me l'a fait rencontrer pauvre, souffrant, allant à l'hôpital. Que peut-il m'écrire? Lisons. « Je ne » vous ai pas vu hier. » Ce mariage m'a tellement occupé! « On me cache le jour de » l'opération douloureuse et terrible où je » devrai peut-être succomber; il importe » que nous terminions ensemble sous le plus » bref délai. » Je suis de cet avis. « Je devrais livrer à la justice l'homme qui s'est » emparé audacieusement de la fortune et du » nom du comte de Fargis. Mais quelle que » soit la conséquence de la cruelle opération » que j'attends, ma pauvre vieille mère n'a » d'autre perspective que la misère; faites-lui » donc un contrat de rentes viagères, et à ce » prix je consens à me taire comme je me » suis déjà tu devant tous; et en échange de » votre présent, je vous rends la déclaration » que j'avais rédigée pour vous accuser sous » votre véritable nom de Ravennes; je vous » rends cette lettre que vous m'avez écrite. » Oui, je me suis livré à lui sans défense par ce billet que je lui fis parvenir dans l'antichambre du magistrat où cet homme était déjà pour me dénoncer. Cet écrit que je traçai dans mon premier trouble arrêta alors l'accusation sur ses lèvres; mais aujourd'hui ce serait contre moi le plus irrécusable témoignage. (*Reprenant la lecture.*) « Ces papiers » que je cache dans la doublure de mon uniforme, où ils sont cousus à la hauteur de la » poitrine, sont à vous si vous le voulez. Dieu » me pardonnera, j'espère. Je vous donne » jusqu'à demain pour faire ce que je vous » demande. » (*Il va s'asseoir, et écrit.*) Oh! ce soir, ce soir il aura son contrat; le temps de le rédiger, et je le lui apporte. (*Il écrit et parle en même temps.*) Oh! je le savais bien que son amour pour sa mère me sauverait!... (*Il sonne. Jean paraît.*) Cette lettre chez mon notaire; qu'on attende ce que je demande, et qu'on me le rapporte ici sur-le-champ. Allez.

JEAN. Monsieur le comte, on apporte la corbeille de mariage pour mademoiselle de Fuentès.

RAVENNES. Ici? mais on se trompe; c'est à l'hôtel Fuentès, et non au mien.

JEAN. Le porteur veut vous la remettre en personne, a-t-il dit.

RAVENNES. C'est bien... Je vais y jeter un coup d'œil. Faites faire ma commission.

Digitized by Google

SCÈNE III.

RAVENNES, MICHEL, *la corbeille sous le bras.*

MICHEL. Pardon si je vous... fait' excuse, la compagnie; c'est moi!

RAVENNES. Qui êtes-vous?

MICHEL. Ordinairement Michel, marin de la garde, et pour le moment la demoiselle de comptoir de madame Evrard, qui viens vous apporter ce tas de chiffons.

RAVENNES. Mais, mon cher, il fallait aller à l'hôtel Fuentès; j'avais ordonné...

MICHEL. Il s'agit pas de ça pour le quart d'heure. (*Déposant la corbeille.*) Voyons, là, répondez-moi franchement. Êtes-vous un brave homme?

RAVENNES. Mais cette question que vous vous permettez...

MICHEL. Elle vous embarrasse? tant pis!... Du reste, nous allons bien voir... Écoutez-moi. Donc madame Évrard a une fille à faire tourner la tête à un bataillon de la vieille... votre fils, qui est de la jeune, en est amoureux, et comme un brave jeune homme qui a de ça, il la courtise pour le bon motif.

RAVENNES. Mon fils! qu'est-ce que cela signifie? Continuez, je vous prie.

MICHEL. Présent à l'appel, je continue itérativement. Donc, la petite qui a vu un joli garçon, car votre fils est joli garçon sans vous offenser, la petite y a été prise aussi. Bref, ces deux enfants s'aiment que ça fait plaisir à voir. Voilà pourquoi je n'ai pas porté la corbeille chez mademoiselle de Fuentès.

RAVENNES, *à part.* Oh! c'est moins dangereux que je ne pensais... Mais cet homme a une naïveté incroyable. (*Haut.*) C'est tout, n'est-ce pas, mon cher?

MICHEL. J'ai pas fini. Ceci n'est que la première chose; voici la seconde. Pour lors, comme ils disaient là-bas que vous ne consentiriez jamais à ce mariage, j'ai voulu venir en éclaireur. Je me suis dit : Si cet homme est fier, ça le flattera de me voir, mon éloquence naturelle le déterminera. Quand je lui parlerai de ce petit ange qu'on nomme Amélie, de cette bonne madame Évrard qui est une sainte, de son fils qui ne peut vivre qu'en épousant celle qu'il aime; quand il verra qu'il n'a qu'un mot à dire pour rendre tout le monde heureux, il s'attendrira, il dira oui, et tout sera bâclé. Voilà! A présent j'attends le mot pour savoir si vous êtes un brave homme. (*A part.*) J'espère que c'est parlé.

RAVENNES, *à part.* C'est qu'il y met une bonne foi... Vraiment, je m'en amuserais si j'en avais le temps.

MICHEL, *à part.* Il se consulte... Mon discours lui a fait de l'effet.

RAVENNES. Mon cher, est-ce bien sérieusement que vous venez de me débiter toutes ces sottises?

MICHEL. Des sottises! Quand je vous parle du bonheur de votre fils!...

RAVENNES. J'avais, en effet, entendu parler d'une amourette, d'une espèce d'intrigue de garnison entre mon fils et cette fille de boutique.

MICHEL. Une intrigue de garnison!... Une fille de boutique!...

RAVENNES. Mon cher, c'est très-malhonnête d'interrompre, quand les gens veulent bien vous faire l'honneur de vous parler. Voici ma réponse.... vous pouvez la transmettre à madame Évrard ainsi qu'à mon fils. Je vous dis que le mariage de Gustave avec mademoiselle de Fuentès ne fût-il pas décidé, il faut toute la folie de mon fils, toute l'impertinence d'une ouvrière pour imaginer un tel projet, et toute votre audace pour oser venir me l'annoncer.

MICHEL. Ah! c'est comme ça que vous vous exprimez, vous?...

RAVENNES. Vous avez ma réponse; ainsi...

MICHEL. Mais vous n'avez pas ma répliplique, vous, et la voici. Il faut que vous consentiez à ce mariage... Je me suis chargé de vous faire dire oui, et vous le direz; ou bien vous ne serez pas un brave homme... Arrangez-vous comme vous voudrez, je ne discute plus avec vous. J'attends.

Il s'assied.

RAVENNES. Eh! mais, il s'asseoit, je crois...

MICHEL. Je me suis assis devant le roi de Prusse en personne, je puis bien m'asseoir devant vous.

RAVENNES. C'en est trop!... et si vous ne sortez à l'instant, je vais...

MICHEL. Allez votre train, allez... J'en ai vu bien d'autres, et ça ne me fera pas peur aujourd'hui.

RAVENNES, *en colère.* Mais enfin...

MICHEL. Mais enfin, monsieur, si vous êtes un dur-à-cuire, je suis un avale-tout-cru, je vous en préviens.

RAVENNES, *à part.* Soyons prudent et digne, cela vaut mieux. (*Haut.*) Monsieur, savez-vous lire?

MICHEL, *se levant.* C'te question!..... Quand on a fait les fonctions de fourrier.

RAVENNES. Eh bien! regardez au-dessus de cette porte... Voyez ce lion endormi, ce sont nos armes; lisez cet exergue, c'est un avis aux insolents que notre politesse encourage. «Il dort... ne le réveillez pas.»

MICHEL, *se levant brusquement.* Que dites-vous?... Hein?... Ne le réveillez pas... Ces armes... (*Tirant un cachet d'argent de sa*

Digitized by Google

poche et regardant tour à tour.) Oh! oui, oui, c'est bien cela.

RAVENNES. Que signifie?... Que regarde-t-il donc là?... Un cachet?...

MICHEL. Oui, un cachet que vous devez connaître, car il porte les armes de votre famille, regardez.

RAVENNES, *à part.* Que vois-je! les armes de la branche aînée des Fargis!... Le chiffre du marquis!...

MICHEL, *à part.* Comme ça le bouleverse! Serait-ce là l'homme que je cherche?... En ce cas, il faut jouer serré, car ce doit être un fier gueux.

RAVENNES, *à part.* Mais comment cet homme possède-t-il ce cachet?..... Serait-ce un piége qu'il me tend?... (*Haut.*) Mon ami!...

MICHEL, *à part.* Son ami?... Oh! il met des oignons brûlés dans sa soupe.

RAVENNES. Mon ami, ce cachet doit avoir appartenu en effet à l'un de mes parents, le vieux marquis de Fargis...

MICHEL, *à part.* Marquis de Fargis... c'est cela... Je sais le nom du vieux à présent.

RAVENNES. Mais si quelque chose m'étonne, c'est de le voir aujourd'hui entre les mains d'un fidèle soldat de Napoléon.

MICHEL. Pourquoi cela, s'il vous plaît?...

RAVENNES. Parce qu'il semblerait indiquer une alliance entre vous et un traître.

MICHEL. Un traître!... Les marins de la garde les assomment et ne les connaissent pas, tonnerre du ciel!

RAVENNES. Celui à qui appartenait ce cachet avait porté les armes contre sa patrie, et fait fusiller de malheureux français au nombre desquels se trouvait le brave colonel Léonard.

MICHEL, *à part.* Oui, ce nom, il le prononce souvent. (*Haut.*) Mais qui a dit cela?

RAVENNES. Qui? L'empereur d'abord... moi ensuite.

MICHEL. Vous!... Vous, un parent!... Ah! c'est beau! (*à part.*) Il aura enjôlé l'empereur, le scélérat!... (*Haut.*) Et à quoi l'a-t-on condamné ce... marquis!... ce traître?

RAVENNES. S'il remet le pied sur le territoire français, à mort immédiatement.

MICHEL. Toujours sur votre proposition? Oui, cela me paraît juste... un traître...

RAVENNES. Et pour moi, je le dis avec douleur... mais si j'étais mis à l'épreuve de voir ici le marquis me demander asile, je crois qu'il serait de mon devoir de loyal sujet de le livrer à la justice.

MICHEL, *à part.* Ah! c'est comme ça... attends, attends, mon gaillard! (*Haut.*) Oh! rassurez-vous, mon ancien; vous n'avez pas cela à craindre, car le marquis a passé l'arme à gauche, il est mort!

RAVENNES. Mort!... c'est le bruit qui a couru; mais jusqu'ici rien ne prouve...

MICHEL. Le bon homme est mort fou dans mes bras, vous dis-je!

RAVENNES. Il se pourrait!... Oh! c'est un coup du ciel que nous nous soyons rencontrés.

MICHEL, *à part.* A qui le dit-il?

RAVENNES. Ainsi, mon brave, vous êtes prêt à certifier la mort du marquis?

MICHEL. Comment donc.. pour vous être agréable...

RAVENNES. Ce soir vous viendrez me prendre ici, nous irons chez mon notaire, et vous le déclarerez devant lui...

MICHEL. Tout ce que vous voudrez. (*A part.*) Car d'ici à ce soir il passera bien de l'eau sous le pont.

JEAN, *entrant.* Monsieur le comte...

RAVENNES. Qu'est-ce?... Pourquoi m'interrompre?

JEAN. C'est le secrétaire de M. le duc de Fuentès qui attend monsieur le comte dans son cabinet.

RAVENNES, *à part.* Ah! les quatre cent mille francs qu'il m'apporte sans doute.... (*Haut.*) J'y vais. (*Jean sort.*) Excusez-moi, mon brave, mais une affaire urgente... A ce soir, n'est-ce pas?

MICHEL. A ce soir.

RAVENNES. Je puis compter sur vous, mon brave?

MICHEL. A la vie, à la mort. (*A part.*) Si je lui cassais quelque chose, je digèrerais mieux ce soir.

Il se retourne et salue Ravennes, qui le lui rend.

SCÈNE IV.

MICHEL, *seul.*

En voilà une de découverte du bon Dieu! Tu es fièrement astiqué, mon cadet, mais tu ne m'as pas encore coulé à fond; je ne suis point parfaitement au fait de la parabole, je peux m'embrouiller dans les feux de file, mais je suis sûr de deux choses, c'est que tu es une canaille, et que je me procurerai ta démolition sous le plus bref délai... à preuve que je vais à l'instant... (*Il va au fond et aperçoit Marguerite.*) Marguerite! Marguerite, ici!

SCÈNE V.

MARGUERITE, MICHEL.

MICHEL. Que venez-vous faire dans cette

Digitized by Google

maison?... ah! vous ne savez pas chez qui vous êtes!... Vous ne connaissez pas le chenapan...

MARGUERITE. A l'instant je reçois une lettre de M. Gustave qui m'invitait à me rendre avec ma fille à l'hôtel de Fargis; mais je suis venue seule... pour épargner à Amélie les déchirements d'une lutte sans résultat, et le spectacle de ma résistance aux projets de monsieur Gustave; à ces projets qui lui semblent le bonheur et qui seraient sa perte; vous le savez sans doute à présent comme moi, puisque vous avez vu le comte... ce mariage est impossible...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE. Ce mariage se fera!...

MARGUERITE. Que dites-vous, monsieur?

GUSTAVE. Ce mariage se fera, vous dis-je! J'ai le droit de vous nommer ma mère!.... Une volonté plus forte que la vôtre, que la mienne, que celle de mon père, aplanit tous les obstacles aujourd'hui.

MARGUERITE. Et quelle est cette volonté?

GUSTAVE. Celle de l'empereur.

MICHEL. L'empereur!... Et moi qui n'y avais pas pensé!...

MARGUERITE. La volonté de l'empereur? mais c'est impossible!...

MICHEL. Laissez-le donc dire... Celui qui a fait la paix de Tilsitt est bien de force à faire ce mariage... nous aurions dû le charger de ça plus tôt... Parlez, parlez, mon capitaine, et contez-nous ça ventre à terre.

GUSTAVE. L'empereur avait à acquitter envers moi une dette contractée il y a longtemps déjà, mais une de ces dettes que Napoléon n'oublie jamais; j'avais à peine dix-huit ans, c'était à ma première campagne; j'étais avec Masséna et sa brave armée, enfermé dans Gênes. Au dehors de la ville, d'un côté l'Apennin qui se couronnait pour nous de feux autrichiens; de l'autre la mer où se croisaient les feux de l'escadre anglaise; au dedans la misère et la faim! Bonaparte avançait vers nous à la tête de l'armée d'Italie.

MICHEL. Présent!... j'en étais!

GUSTAVE. Mais lentement, car il croyait que nous n'avions à vaincre que des hommes; alors je me proposai dans la ville assiégée pour aller apprendre au premier consul nos dangers; pour lui demander secours; la nuit, je me jetai à la mer, je passai à la nage entre les vaisseaux anglais, on tira sur moi..... on me blessa... Mais soutenu par la glorieuse pensée de ma mission, je continuai à nager vers le rivage, laissant après moi, sur les flots, un sillage de sang. J'atteignis enfin le bord; mais là de plus grands périls m'attendaient: arrêté quand je passais à travers les avant-postes autrichiens, on allait me fusiller: un vieillard, un Français qui semblait prisonnier me défendit avec la plus généreuse exaltation: « C'est bien assez, s'écria-t-il, des victimes que vous avez faites, des captifs que vous avez massacrés malgré les lois de la guerre. » Et comme on ne l'écoutait pas, il me couvrit de son corps, reçut une balle qui m'était destinée, et tomba à mes pieds le visage souillé de sang; à ce moment éclata une alerte: « Fuyez, dit le vieillard, accomplissez votre mission... et dans cette France dont je suis exilé, rapportez du moins cette croix. » Il ne put en dire davantage; mais il me tendit sa croix de Saint-Louis... je men emparai...

MICHEL. Quel brave homme!... Et le nom de ce particulier?

GUSTAVE. Je ne pus le lui demander; mais j'échappai aux Autrichiens, et je rejoignis le général en chef au pied du Saint-Bernard.

MICHEL. Au Saint-Bernard... présent encore!... j'y étais!... Quelle gloire... et quelle onglée!

GUSTAVE. C'est de là que data pour moi la protection toute spéciale qu'il m'a conservée empereur. « Jeune homme, me dit-il alors, tout ce que je pourrai jamais faire pour vous, je le ferai. Ce n'est pas le premier consul, c'est Napoléon Bonaparte qui en prend l'engagement. » Eh bien, aujourd'hui, je me suis jeté à ses pieds, je lui ai rappelé ce souvenir, je lui ai tout conté... mon amour, mes espérances!... je lui ai dit: « Sire! il y va de mon bonheur, de ma vie, de mon honneur même!... Ordonnez à mon père d'élever jusqu'à lui la fille d'un de vos plus honorables serviteurs, d'Évrard enfin!... » A ce nom, le front de l'empereur, qui semblait d'abord soucieux, s'est éclairci. « S'il s'agit de la fille d'Évrard, a-t-il dit, je prends tout sur moi, je me charge de combler la distance qui semble la séparer de vous. » A l'instant même il a ordonné à l'un de ses secrétaires d'écrire en son nom à mon père, et cette lettre, la voici!... Oh! vous voyez bien que mon espérance n'était pas une folle illusion!... Vous voyez bien que j'avais le droit de vous appeler aujourd'hui ma mère!

MICHEL. C'est encore notre empereur qui a fait ça... Décidément il est universel... c'est comme le Moniteur..... Quel grand homme!

MARGUERITE, *qui est restée absorbée.* O mon Dieu! vous êtes impitoyable!... plus je voudrais cacher ma honte, et plus vous voulez que la clarté qui va la frapper éclate à tous

Digitized by Google

les yeux!... (*Haut.*) Monsieur Gustave... écoutez-moi!... ce mariage...

GUSTAVE. Eh bien?

MICHEL. Silence!... voici le père.

SCÈNE VII.

MICHEL, RAVENNES, GUSTAVE, MARGUERITE.

RAVENNES, *à part.* Les quatre cent mille francs des Fuentès sont déjà en mon pouvoir... j'attendrai plus patiemment le reste. (*Haut.*) Gustave ici?..... Quelle est cette femme?

GUSTAVE. Cette femme, c'est madame Évrard, qui, sur mon invitation, s'est rendue à votre hôtel.

RAVENNES. Madame Évrard... et vous avez osé...

GUSTAVE. Appeler auprès de nous celle dont bientôt la fille va s'unir à moi.

RAVENNES. Et vous avez cru un instant que je céderais à ce vœu d'un écervelé?

GUSTAVE. Non; mais permettez-moi de croire que vous respecterez la volonté de l'empereur, qui ordonne ce mariage.

RAVENNES. L'empereur?

GUSTAVE. Voici sa lettre.

MICHEL, *regardant Ravennes.* Enfoncé jusqu'à la troisième capucine.

RAVENNES, *lisant.* Oui... en effet... ce n'est point une vision!... l'empereur l'ordonne.

MICHEL, *à part.* Un peu, et va-t'en voir si tu lui résisteras.

RAVENNES, *à part* Mais ce mariage anéantit tous mes projets... ruine toutes mes espérances... Ces quatre cent mille francs, il faudrait les rendre... cette place d'administrateur, y renoncer!

MICHEL. Il capitule!

RAVENNES, *à part.* Et pourtant l'ordre de l'empereur... Comment résister à cet homme, à ce despote?

MARGUERITE, *à Ravennes.* Monsieur!... monsieur!.... veuillez m'entendre une minute, une seule minute.

RAVENNES, *avec impatience.* Mais, madame, en ce moment...

MARGUERITE. En ce moment surtout, monsieur... il faut que je vous parle... mais à vous, à vous seul... Vous ne regretterez pas de m'avoir écoutée.

RAVENNES, *à part.* Où veut-elle en venir?... (*Haut.*) Puisque vous insistez, madame, j'y consens. (*Aux autres.*) Laissez-nous!

GUSTAVE, *à Michel.* Quel est son dessein? N'importe; vous, pendant ce temps...

Il lui parle bas.

MICHEL. C'est ça, j'y vais.

GUSTAVE, *rapidement.* Madame!... ah! de grâce, hâtez l'accomplissement de notre bonheur!

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, RAVENNES.

RAVENNES. Eh bien! voyons... madame... parlez... parlez vite... que voulez-vous encore de moi?

MARGUERITE. Je veux vous répéter, monsieur, ce que j'ai toujours dit à monsieur Gustave; que ce mariage est impossible!

RAVENNES. Hein?..... comment!..... vous dites?...

MARGUERITE. Je dis que ce mariage qui renverse tous vos projets, ce mariage qui, sous d'autres auspices, eût comblé les vœux de toute ma vie en rendant mon enfant heureuse... ce mariage, je me joindrai à vous pour empêcher qu'il s'accomplisse.

RAVENNES. Mais l'empereur...

MERGUERITE. Faites-moi arriver jusqu'à lui et j'obtiendrai qu'il revienne sur sa décision.

RAVENNES. Qu'il revienne sur sa décision?... Oh! vous ne le connaissez pas.

MARGUERITE. Encore une fois, ne pouvez-vous me faire arriver jusqu'à lui?

RAVENNES. Vous faire arriver jusqu'à lui... ce n'est pas là le difficile... Une lettre de moi au chambellan de service... Mais que lui direz-vous? et quand vous osez disputer à l'empereur le droit de disposer de votre avenir...

MARGUERITE. L'avenir!... eh! monsieur, l'avenir peut-il détruire le passé?

RAVENNES. Le passé!

MARGUERITE. Ah! j'en ai trop dit peut-être!... Mais, monsieur, au nom du ciel... ne me refusez pas...

RAVENNES. Non, non, madame... je vais faire cette demande à l'empereur... (*A part.*) Oui, son trouble doit me faire croire qu'une raison puissante... et... je ne sais... il me semble que cette physionomie ne m'est pas inconnue, et qu'autrefois...

MARGUERITE. Eh bien! monsieur, j'attends...

RAVENNES, *la regardant toujours.* Oui, madame... oui... je me rends à vos vœux... (*A part.*) Décidément, j'ai déjà rencontré cette femme...

Digitized by Google

SCÈNE IX.

MARGUERITE, *seule.*

Oui, je dirai tout à l'empereur comme je le dirais à Dieu... il comprendra que je ne puis, que je ne dois forcer personne d'unir un nom honorable à celui que j'ai flétri, quel qu'ait été le sentiment qui m'ait fait agir et si innocente que je sois du crime qui pèsera à jamais sur ma tête.

SCÈNE X.

GUSTAVE, MARGUERITE.

GUSTAVE. Eh bien! madame, cet entretien avec mon père...

MARGUERITE. Monsieur, ne m'interrogez pas... je suis bien malheureuse, mais ce mariage... Ah! je vous l'ai dit... c'est un rêve qui ne saurait jamais se réaliser.

GUSTAVE. Que dites-vous?... Mais par quelle démence...

MARGUERITE. Ah! prenez-moi en pitié pour le mal que je vous fais!... prenez-moi en pitié pour le silence qu'il me faut garder aujourd'hui!

GUSTAVE. Ah! c'en est trop!... Non, je ne veux croire à rien qu'à cette opiniâtre cruauté qui vous fait vous complaire, sans raisons, sans prétexte avoué, dans notre désespoir à tous. (*Michel paraît au fond et fait un signe.*) Vous me refusez de nouveau, à moi?... eh bien osez donc refuser à votre fille elle-même, car j'ai voulu qu'on vous l'amenât. La voici!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MICHEL, AMÉLIE*.

MICHEL. Présente à l'appel!

AMÉLIE. Ma mère! ma mère!...

GUSTAVE. Oui, embrassez-la, suppliez-la, Amélie!... Réveillez en elle toute sa tendresse pour vous!... Quand tout se réunit pour notre bonheur, quand mon père est obligé de respecter la volonté de l'empereur, qui l'ordonne lui-même, ce bonheur n'a qu'un seul ennemi aveugle, implacable... et cet ennemi, c'est votre mère!...

AMÉLIE. Serait-il vrai, ma mère?

MICHEL. Encore!...

* Marguerite, Amélie, Gustave, Michel.

AMÉLIE. Voulez-vous donc la mort de votre enfant?

MARGUERITE. Ma fille! ma fille!... Oh! grâce, grâce!... taisez-vous!... épargnez-moi! Oh! si vous saviez... si vous saviez tous...

MICHEL Parlez, parlez donc!

MARGUERITE. Non, non! je n'oserai jamais!... Et pourtant je ne suis pas coupable!...

GUSTAVE. Pas coupable?... mais qu'est-ce donc?

AMÉLIE. Ma mère, ma mère!... par pitié!.....

MARGUERITE. Oh! ma raison se perd!... ma tête s'égare!... Charles! Charles! viens me défendre, toi qui sais mon innocence!... Charles! toi que j'ai tant aimé, à qui j'ai tout sacrifié dans ce monde!... entends-moi! lève-toi du tombeau!... Je t'ai sauvé, viens sauver mon enfant!... (*A ce moment ses yeux tombent sur le portrait de Charles. Elle pousse un cri terrible.*) Ah! lui! lui!...

GUSTAVE*. Qu'a-t-elle donc?

AMÉLIE, *allant à Marguerite.* Ma mère!...

MICHEL. Sa tête déménage!...

MARGUERITE. Ce portrait... quel est ce portrait?... Répondez!...

GUSTAVE. Celui du dernier rejeton de la branche aînée de ma famille, mort jeune encore, celui de charles de Fargis.

MARGUERITE. Charles!... Et quand est-il mort?

GUSTAVE. Il y a dix-sept ans.

MARGUERITE. C'est lui!... Oh! c'est lui!... Michel, regardez!...

MICHEL. Tonnerre du ciel! en effet, je reconnais ce particulier-là.

MARGUERITE. Et le nom de cet homme que j'ignorais était le nom de Fargis... Fargis, le chef de cette famille à laquelle on me propose de m'unir aujourd'hui... Oh! merci, mon Dieu! merci!

AMÉLIE. Que dit-elle?

MICHEL. Laissez-la aller.

MARGUERITE. Oh! le nom des Fargis auquel j'ai conservé l'honneur, si noble qu'il soit, ne peut être au-dessus du mien.

GUSTAVE. Que dites-vous?

MARGUERITE. Je dis que je n'ai pas vainement invoqué le seul être au monde que j'aie aimé avant ma fille, je dis que celui à qui j'ai sacrifié l'avenir de mon enfant m'est apparu pour le lui rendre... oui, le voilà! c'est lui!... Il nous regarde, il nous parle! Amélie, c'est ton père!

AMÉLIE. Mon père!...

GUSTAVE. Son père!...

MARGUERITE. Oh! plus de larmes maintenant!... plus de crainte, plus d'avenir menaçant!... Du bonheur! du bonheur pour toi,

* Gustave, Amélie, Marguerite, Michel.

Digitized by Google

ma fille!... pour vous, Gustave, pour moi, à qui son image rouvre aujourd'hui sa maison... car, cette union, Dieu lui-même la commande, il l'ordonne, il la bénit! Cette union dont je ne te croyais pas digne tout à l'heure... cette union, j'ai le droit de la réclamer aujourd'hui!...

SCENE XII.

LES MÊMES, RAVENNES*.

RAVENNES, *sortant du cabinet.* Et moi, j'ai le droit de la briser.

MANGUERITE. Que dites-vous?

GUSTAVE. Mon père!...

MICHEL. Malgré l'ordre de l'empereur?... plus souvent.

RAVENNES. Quand l'empereur a voulu que le jeune représentant de l'illustre maison de Fargis s'unît à la fille d'Evrard le fournisseur, c'était à la fille d'Evrard, et d'une épouse digne de lui, et non à l'enfant bâtard de Marguerite Fortier... Marguerite Fortier, une ancienne maîtresse de gentilhomme... Marguerite Fortier, la voleuse!...

Amélie pousse un cri. Mouvement de Gustave et de Marguerite.

MICHEL, *d'une voix terrible.* Marguerite, voleuse!... qui est-ce qui ose dire cela, tonnerre du ciel?...

RAVENNES. Qui l'ose dire?... l'arrêt qui la condamne, l'arrêt qui lui impose une peine infamante qu'elle n'a point subie et qui pèse encore sur elle... Cet arrêt rendu d'après un témoignage irrécusable, car ce témoignage est le sien!...

AMÉLIE. Se peut-il?... Oh! non, ce n'est pas vrai, ma mère!...

MICHEL. Certainement, ce n'est pas vrai!

RAVENNES. Qu'elle ose donc soutenir le contraire.

MARGUERITE. Non, ce que vous dites est la vérité; je suis condamnée, mais je suis innocente, je le jure!...

MICHEL. Et tout le monde vous croit.

RAVENNES. Vous avez juré que vous étiez coupable autrefois... A qui prétendez-vous en imposer avec cette innocence tardive?... Mon fils, vous vous étiez engagé à m'obéir si l'honneur vous faisait un devoir de renoncer à la main de celle que vous aimiez... Eh bien, vous savez tout!... Voulez-vous maintenant mettre le blason des Fargis au pilori où a paru le nom de cette belle-mère que vous venez tirer pour moi des plus hideuses prisons?

GUSTAVE. Que faire!... que croire, mon Dieu?...

MARGUERITE. Non, non, c'est impossible!... je ne laisserai pas retomber sur ma fille ce dévouement dont j'ai cru seule être victime!... Ce dévouement qui sauva l'honneur de votre nom!... et vous osez me repousser aujourd'hui!... ce crime, je ne l'avais pas commis!... Je m'étais accusée pour protéger contre l'infamie Charles de Fargis que j'aimais!... Charles de Fargis, le père de ma fille!...

MICHEL. Oh! oui, oui, ce doit être la vérité!

RAVENNES. Vous oserez me dire peut-être que Charles de Fargis était le coupable?

MARGUERITE. Non, grâce au ciel!... mais toutes les preuves pesaient sur lui!... Et le véritable auteur du crime était un misérable qui l'avait perdu! un misérable nommé Ravennes.

RAVENNES. Eh bien, où est-il donc, ce Ravennes.

MARGUERITE. Oh! je l'ignore!... mais Charles savait mon innocence, lui!...

RAVENNES. Oui, mais Charles est mort, vous le savez... Il n'existe plus de témoins de cette innocence prétendue.

MARGUERITE. Quoi! pas de témoins!... pas un appui! Mais le marquis, le père de Charles qui m'avait juré de reconnaître un jour mon dévouement, où est-il?... qu'est-il devenu?

MICHEL, *à part.* Que dit-elle?... Le marquis...

GUSTAVE. Mon père, écoutez-la!...

RAVENNES. C'est un nouveau trait d'audace et d'imposture!... car si vous osez invoquer le témoignage du marquis, c'est que vous savez sans doute comme moi qu'il est mort!... cet homme a dû vous le dire.

MARGUERITE. Le marquis mort!... Le marquis, mon dernier appui!... Amélie, mon enfant, ah! tout est perdu!

MICHEL, *vivement, s'approchant d'elle et d'Amélie.* Pas encore, tonnerre du ciel!...

MARGUERITE. Michel, que dites-vous?

MICHEL. Venez, venez avec moi!

Il les entraîne toutes deux; Gustave fait un mouvement pour les suivre, Ravennes l'arrête d'un geste. La toile baisse.

* Michel, Gustave, Ravennes, Marguerite, Amélie.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente une chambre modestement meublée. Il fait nuit; une lampe brûle sur la table. Quand le jour se lève, on peut apercevoir par les croisées l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Le shako et le sabre de Michel sur une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRIQUET, *couché sur un fauteuil, endormi et rêvant.*

Surnuméraire, ne dormez pas... faites comme moi... hein!... C'est Huguet qui appelle... c'est différent... Voilà! voilà! (*Il se lève et ouvre les yeux.*) Tiens, je me suis assoupi... ce que c'est que l'habitude!.. je croyais faire une veillée à l'hôpital... Et mon vieux, où est-il donc passé? (*Il va à la porte bâtarde.*) Eh bien! à la bonne heure!... il ne se gêne pas... il dort tranquillement sur son lit... Au fait, j'aime mieux ça que son bavardage continuel auquel on ne comprend rien. Depuis que mon cousin est parti, il a eu une telle crise que ça l'aura endormi. Je ne sais pas si le chirurgien du régiment, qui vient le voir en secret, pourra jamais le guérir; tantôt une impassibilité complète, et le son des cloches seule peut le tirer de là! Il paraît qu'il les aime beaucoup... c'est peut-être un vieux sonneur de paroisse... tantôt des paroles entrecoupées, des cris d'effroi, des fureurs... qu'on a une peine du diable à le tenir; si ça continue, je demanderai la permission à mon cousin de faire venir ici le surnuméraire... mais il ne voudra pas... il tient tant à ce qu'on ignore que ce brave homme est ici; au fait, à quelques mots qui lui sont échappés dans sa folie, je dois croire que s'il était découvert, on lui ferait un mauvais parti. Mais mon cousin ne revient pas! Et pourtant voici la nuit... il faut que je retourne à l'hôpital. Ah! enfin! je l'aperçois... mais il n'est pas seul...

SCÈNE II.

FRIQUET, MICHEL, MARGUERITE, AMÉLIE.

MICHEL. Entrez! entrez! Vous êtes ici chez moi! asseyez-vous, Marguerite.

FRIQUET, *saluant.* Madame!...

MICHEL. Ah! c'est toi, Friquet?... Tu peux t'en aller.

FRIQUET, *à part.* Bon! (*Haut.*) Mais c'est que le vieux...,

MICHEL. Où est-il?...

FRIQUET. Là!... il dort sur son lit.

MICHEL. C'est bien; va-t'en à ton hôpital voir si j'y suis.

Friquet sort.

SCÈNE III.

MICHEL, MARGUERITE, AMÉLIE.

MICHEL. Nous sommes seuls... Remettez-vous, Marguerite!.., je crois à votre innocence, moi... Je crois à tout ce que vous venez de me dire; j'y crois comme votre fille elle-même! Oh! ce n'est pas pour rien que Dieu a voulu que le vieux marquis n'ait pas encore pris son congé, et qu'il soit commandé désormais de garde pour vous; car c'est lui, j'en suis sûr, qui dort dans cette chambre.

MARGUERITE. Lui, ici!

AMÉLIE. Soyez béni, mon Dieu!

MARGUERITE. Mais comment se fait-il?

MICHEL. Oh! c'est toute une histoire, allez!... c'est la grande affaire dont je vous parlais et qui me mettait tant en colère!... Figurez-vous qu'il y a six mois, nous allions tranquillement, à coups de fusil, faire la soupe à Vienne dans la marmite de l'empereur d'Autriche; nous parvenons à un château isolé au-dessus duquel flottait un drapeau noir. « Hôpital d'ennemis, que nous dit notre capitaine; présentez armes!...» Nous exécutons le mouvement et nous pénétrons dans l'hôpital. J'entre le premier, comme à l'assaut, et j'aperçois d'abord un vieillard tout habillé, assis sur son lit, la tête enveloppée et qui me regardait en souriant. Je m'approche de lui, et lui fais quelques questions dans cette espèce de patois prussien que je baragouine très-proprement; il se met à rire tout à fait et ne répond pas. Alors je vois, au-dessus de son lit, cet écriteau : « Cet » homme est Français; blessé gravemement à » la tête, il est atteint d'aliénation mentale; » on ignore qui il est. » Je tends la main à mon compatriote; mais, en ce moment on

Digitized by Google

crie au feu de tous côtés. En effet, l'incendie dévorait le château; je m'empare du vieillard, qui riait toujours comme si de rien n'était, je le charge sur mes épaules, et je l'emporte à travers les flammes.

MARGUERITE. Ah! c'était bien cela, Michel!...

MICHEL. C'était diablement chaud!... Mais une fois dehors nous trouvons les Autrichiens qui étaient revenus: nous étions tombés dans une embuscade. Aussitôt, je pose le cadet qui était sur mes épaules et je me mets à travailler l'ennemi. Au fort du combat, j'aperçois mon homme qui, s'étant emparé d'un fusil, me suivait pas à pas, et jouait hardiment de la clarinette de cinq pieds. « Oui, que » tu es bien un Français, mon fiston, » lui criai-je aussitôt. « Vive la France! » qui me répond. « Vive l'empereur! » que je réplique; mais, au moment où je criais cela, une balle me frappe à la poitrine et je tombe les quatre fers en l'air.

AMÉLIE. Oh! continuez!... continuez!...

MICHEL. On me transporta à l'ambulance, et de là à l'hôpital. Le vieux m'avait suivi et n'avait pas voulu me quitter. Quoique malade lui-même, il me soigna comme s'il avait son bon sens, et lorsque je fus en état de me mettre en route, je vins à Paris avec lui, partageant en camarade le pain et le gîte de l'étape... place au feu, place à la chandelle.

MARGUERITE. Et vous n'aviez pu savoir qui il était... Il ne vous avait jamais dit son nom?...

MICHEL. Ah ben, oui!... quand on lui demande son nom, il vous répond: « Chut!... » fusillé!... » Quand on s'informe de ce qu'il est, pour changer le dialogue il vous réplique par ces mots: « On m'a tout pris! » Seulement j'avais conclu de tout ce qu'il disait, qu'il avait été accusé de quelque infamie, d'avoir massacré des Français, lui!... lui, qui chauffait si bien pour eux aux champs de bataille.

MARGUERITE. Mais alors, comment pouvez-vous soupçonner que c'est le marquis de Fargis?

MICHEL. Et ce cachet dont je vous parlais ce matin? ce cachet à ses armes, cet autre gueux l'a reconnu, et en m'y prenant adroitement, j'ai appris de lui-même toute l'histoire dont je me doutais d'après les phrases incohérentes échappées au vieux.

MARGUERITE. Oh! si c'est le marquis, j'ai beau ne l'avoir vu qu'une fois, je saurai le reconnaître, je saurai me rappeler à son souvenir... Et il m'entendra lui; il tiendra le serment qu'il m'a fait... Venez, venez, Michel, conduisez-moi, et sachons sur l'heure si c'est le marquis de Fargis.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *s'avançant lentement.* Qui m'appelle?

MARGUERITE. Ah! c'est lui! c'est lui! Je le reconnais!... Monsieur le marquis, regardez-moi!... Ne me reconnaissez-vous pas à votre tour?

LE MARQUIS. Non.

MARGUERITE. Mais je suis Marguerite Fortier!

LE MARQUIS. Marguerite Fortier?... cela se peut.

MARGUERITE. Quoi! ce nom ne vous dit rien?... Ce nom ne vous rappelle pas Charles, votre fils?

LE MARQUIS. Silence!... Ils l'ont tué, Charles!... N'en parlons pas ici!... car on veut me fusiller aussi, moi!...

MARGUERITE. Mais vous avez donc oublié cette nuit où vous me jurâtes, quand ces diamants furent volés...

LE MARQUIS. Des diamants volés!... Vous dites des diamants volés?... Attendez, que je me souvienne!...

AMÉLIE. Ah! mon Dieu! s'il pouvait se rappeler...

MICHEL. Aidez-le, Marguerite... parlez-lui encore...

MARGUERITE. Et ce fut cette nuit-là, devant vous, que, m'accusant du vol que je n'avais pas commis, je sauvai votre fils!...

LE MARQUIS. Mon fils!... Mais ce n'est pas lui qui avait volé les diamants... ce n'est pas lui... c'est...

MARGUERITE. Achevez... c'est...

LE MARQUIS, *avec effroi.* C'est sa maîtresse!

MARGUERITE. Eh quoi! vous, vous aussi!... vous en qui seul j'espérais, vous osez dire...

LE MARQUIS, *répétant convulsivement.* C'est sa maîtresse, je vous le jure!...

MARGUERITE. Je suis perdue si cet homme m'accuse aussi.

AMÉLIE. Mais ne voyez-vous pas, ma mère, que cet homme ne vous reconnaît pas?... qu'il n'a pas sa raison?

MICHEL. Eh! sans doute!... Le médecin avait dit qu'il reprendrait son bon sens quand cette blessure, déjà ancienne, mais qui s'était rouverte, serait cicatrisée tout à fait... Voilà huit jours qu'elle l'est, et ses accès continuent!

MARGUERITE. Mais lui... lui seul au monde peut prouver mon innocence!... Mon Dieu! je m'adresse à vous! Mon Dieu! éclairez son âme d'un rayon de votre lumière; donnez-moi des paroles qu'il puisse comprendre, des accents qui lui rendent l'intelligence et le sou-

Digitized by Google

venir ! Monsieur !... monsieur !... par pitié, regardez-moi, écoutez-moi, répondez-moi !... Dites ! dites ! suis-je coupable ?...

LE MARQUIS. Je vais écrire à l'empereur.

Il s'approche de la table et écrit.

MARGUERITE. Ah ! c'en est fait, il ne pourra jamais me secourir !...

MICHEL. Pas en ce moment, car le voilà retombé dans sa manie !... c'est la dixième lettre qu'il écrit à l'empereur depuis trois jours.

LE MARQUIS *écrivant*. « Sire, Votre Ma-
» jesté a commis une injustice !... »

MICHEL. En voilà une preuve de sa folie... écrire comme ça à l'empereur !...

LE MARQUIS, *écrivant*. « Je n'ai jamais
» porté les armes contre la France, et encore
» moins fait fusiller des Français. »

MICHEL. Ah ! ça, j'en ferais serment sur ma croix.

LE MARQUIS, *de même*. « Je vous envoie
» la preuve de ce que j'avance ! »

MICHEL. Et où est-elle cette preuve ? Oh ! peut-être en calmant ses inquiétudes lui rendra-t-on la raison !... Répondez... où est-elle cette preuve ? J'irai la chercher.

LE MARQUIS, *se levant brusquement*. La chercher !... la prendre !... la seule chose qui me reste !... la preuve de mon honneur de gentilhomme, car on m'a tout pris, excepté cela... Mais vous ne l'aurez pas cette preuve... je l'ai cachée, je la cacherai encore... Vous ne l'aurez pas... quand vous devriez m'assassiner... non, vous ne l'aurez pas, vous ne l'aurez jamais !...

Il s'enfuit dans sa chambre et ferme la porte au verrou.

MICHEL. Il s'enferme ! Pauvre fou !

MARGUERITE. Oh ! ma fille ! ma fille !

AMÉLIE. Ma bonne mère !

MICHEL. Eh ! ne vous désolez donc pas tant ! c'est précisément après ses accès qu'il devient plus calme... Attendez, et plus tard... quand vous saurez que c'est Huguet qui vous en prie; Huguet qu'on opère sans doute en ce moment.

MICHEL. Que dis-tu ? quoi ! dans ce moment ?...

FRIQUET. C'est monsieur Larrey qui l'a décidé ainsi.

MICHEL. Oh ! oh ! oui, je te suis. Pardonnez-moi, Marguerite, il faut que j'y aille... c'est sacré, ça ! il faut que je sois là pour le soutenir dans ce combat où la douleur compte double, parce qu'il faut s'y laisser faire sans bouger ; il faut que je sois là pour recevoir ses derniers instructions en cas de malheur, pour recueillir de lui quelque souvenir dont sa mort ferait une relique. Oh ! à la veille d'aucune bataille je n'ai été aussi ému !

MARGUERITE, *allant à Michel*. Calmez-vous, mon ami.

FRIQUET, *qui pendant ce temps avait cherché vainement à se rapprocher d'Amélie, lui parle bas*. Tenez, un billet de monsieur Gustave qu'un grand laquais galonné m'a chargé de vous remettre.

Il lui remet le billet.

AMÉLIE. De lui !

MARGUERITE. Partez, Michel ! c'est un devoir sacré.

MICHEL. D'ailleurs, après l'opération je reviens immédiatement, et peut-être que l'accès du vieux sera passé.

AMÉLIE, *qui vient d'ouvrir, après hésitation, la lettre de Gustave*. Ciel !

MARGUERITE. Qu'as-tu, ma fille ?

AMÉLIE, *fondant en larmes*. Rien, rien.

MICHEL. Du courage pour tous deux ! bientôt je suis à vous !... Viens, Friquet.

FRIQUET, *regardant Amélie*. Elle pleure, pauvre fille ! Et dire que je ne peux pas savoir pourquoi !

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRIQUET, *accourant*.

FRIQUET. Mon cousin, mon cousin... oui, elles sont encore ici.

MICHEL. Eh bien ! que veux-tu encore, toi ?

FRIQUET. Moi ?... je viens vous chercher.

MICHEL. Me chercher... pourquoi ? Va-t'en au diable !

FRIQUET. Pour le moment je n'ai pas le temps, ça sera pour ma première sortie... mais vous ne refuserez pas de me suivre,

SCÈNE VI.

AMÉLIE, MARGUERITE.

MARGUERITE. Des larmes !... Ah ! je comprends trop bien tes douleurs, mon Amélie ! mais Gustave résistera à son père, il te conservera sa foi, il attendra que le vieillard ait parlé et nous ait rendu l'honneur.

AMÉLIE. Non, ma mère, non... Gustave ne résistera pas à son père... Gustave n'attendra pas que le vieillard ait parlé... car Gustave va se marier dans quelques instants.

MARGUERITE. Non, tu te trompes.

AMÉLIE. Il me l'a écrit lui-même !... Ah ! tenez, ma mère ! je ne peux plus rien vous cacher... Voici sa lettre qu'on vient de me

Digitized by Google

remettre à l'instant, dont je n'ai lu que les premières lignes... mais elles suffisent à mon malheur.

MARGUERITE, *prenant la lettre, et lisant.* « Amélie, tout est préparé pour que j'épouse » dans deux heures mademoiselle de Fuentès. » L'empereur, qui croit à présent au crime » de votre mère, vous retire la protection » qu'il vous prêtait, et ordonne que j'obéisse » à mon père. Dominé par sa volonté toute- » puissante, vous l'avouerai-je, j'ai promis » d'obéir! Maintenant je comprends plus que » jamais tout le bonheur que ce fatal con- » sentement m'enlève... Mais pour que j'aie » le courage de le ressaisir violemment, il me » faut votre présence. Amélie, ma voiture » vous attend à quelques pas de votre de- » meure... Venez! oh! par pitié, venez, je » vous en supplie, ou notre bonheur est à » jamais perdu! »

MARGUERITE. Pauvre jeune homme, comme il t'aime!... Ah! c'est moi, moi seule qui fais votre malheur!... Amélie, c'est de moi qu'il faut te séparer!...

AMÉLIE. Que dites-vous, ma mère! Ah! Gustave lui-même ne le voudrait pas; il saurait bien que vous accuser c'est un blasphème, que la pensée de vous abandonner serait un sacrilége!... Oui, je sortirai d'ici, mais avec vous, ma mère, mais pour quitter Paris, pour aller toutes deux seules dans quelque coin de la France où votre sublime dévouement ne pourra attirer de nouveau l'opprobre sur votre tête! Là nous vivrons, nous souffrirons, nous pleurerons ensemble!... Oh! ce sera encore du bonheur, ma mère!...

MARGUERITE. Ah! pauvre enfant, pauvre enfant!... Non, demeurons encore; Michel va revenir, et peut-être que ce vieillard...

AMÉLIE. Mais oubliez-vous que dans une heure, là, sous nos yeux, Gustave sera l'époux d'une autre femme!... Ah! fuyons, fuyons, de grâce! notre demeure n'est qu'à quelques pas d'ici... Un mot envoyé à Michel lui apprendra notre résolution... mais hâtons-nous, car en pensant qu'il m'attend, que je pourrais encore le voir... oh! je sens tout mon courage me manquer.

MARGUERITE. Amélie!

AMÉLIE. Je vous l'ai dit... hâtons-nous!... Emmenez-moi, emmenez-moi, ma mère!...

Elles sortent.

SCÈNE VII.

FRIQUET, *un paquet sous le bras.*

C'est fini; il a succombé, ce pauvre Huguet... un quart d'heure après l'opération il s'est évanoui dans les bras de mon cousin Michel, et le temps que j'ai mis à aller chercher le médecin de garde, bernique, plus personne; je n'ai plus trouvé là que Michel qui pleurait en serrant la main de son ami... Moi aussi je pleurais... je crois même que le surnuméraire pleurait aussi, lui qui n'est pas payé... Alors j'ai quitté l'hôpital, et je suis accouru vite ici sans rien dire à mon cousin, pour qu'il ne se doute pas de la surprise que je vas lui faire, et la voilà, la surprise : c'est l'uniforme d'Huguet avec sa croix... on l'avait jeté sur le lit voisin, et comme à présent c'est ma propriété, je l'ai mis sous mon bras; j'en aurais tout de même bien tiré deux pièces de cent sous... mais je me suis dit : Ce souvenir d'un vieux camarade, ça fera plaisir au cousin, et pour cette fois je renonce à mon petit profit. Serrons l'habit dans la commode. (*Il enferme l'habit. En ce moment on frappe à la porte.*) On a frappé, je crois! Qui peut venir à cette heure?... Entrez; mon mari n'y est pas.

SCÈNE VIII.

RAVENNES, FRIQUET.

FRIQUET, *à part.* Que vois-je? mon hommes aux pièces de cent sous!

RAVENNES. Ah! enfin, c'est vous, mon jeune ami!

FRIQUET, *à part.* Mon jeune ami! (*Haut.*) Monsieur le comte!... (*A part.*) Que diable vient-il faire ici?

RAVENNES, *à part.* Je ne vois rien... pourtant on m'a bien assuré qu'il l'avait emporté avec lui. (*Haut.*) Ma visite vous étonne sans doute; mais je sors de l'hôpital, où je suis arrivé trop tard pour voir une dernière fois ce malheureux Huguet, et là, ayant appris votre demeure, j'ai voulu venir m'informer sur-le-champ...

FRIQUET. S'il est bien mort?... Hélas! oui... mais pas sans penser à vous.

RAVENNES, *inquiet.* Il a parlé de moi?

FRIQUET. Il a prononcé plusieurs fois votre nom!

RAVENNES. Et qu'a-t-il dit?

FRIQUET. Qu'il voudrait bien vous voir, que vous lui aviez fait une promesse.

RAVENNES. Et après?

FRIQUET. Après... il est mort presque subitement.

RAVENNES, *à part.* Je respire; il n'a rien dit. (*Haut.*) Merci, mon jeune ami, de tous ces détails qui me sont précieux puisqu'il s'agit d'un homme auquel je m'intéresse, vous le savez; car je suis un philosophe,

Digitized by Google

moi, j'aime les braves à quelque classe qu'ils appartiennent... j'aime les souvenirs qu'ils laissent après eux, souvenirs éternels des actions sublimes dont ils furent témoins... j'aime à en faire un brillant trophée au sein de ma demeure; c'est la gloire de l'empire que j'introduis dans mon salon...

FRIQUET, *à part.* Où veut-il en venir?

RAVENNES. Et pour cela je recueille, j'achète au poids de l'or les objets qu'ils laissent après eux; et si l'uniforme d'Huguet...

FRIQUET. Son uniforme?... Tiens, comme ça se trouve; c'est précisément la seule chose que je ne pourrais pas vous vendre.

RAVENNES. Comment! est-ce que vous ne l'auriez plus?

FRIQUET. Si fait, il est là dans cette commode.

RAVENNES, *à part.* On ne m'a pas trompé! (*Haut.*) Eh bien, alors, si un prix raisonnable, cent francs, deux cents francs par exemple!...

FRIQUET. Impossible, vous dis-je! Cet habit je le donne à mon cousin, son vieux camarade... Mais si vous ne tenez qu'à un objet venant d'Huguet, je puis vous céder pour le même prix deux paires de guêtres ou un faux col.

RAVENNES. C'est son uniforme seul que je désire, et si le prix ne vous paraît pas assez élevé, je le double... je vous offre quatre cents francs.

FRIQUET, *à part.* Quatre cents francs!... il a donc quelque chose d'extraordinaire cet habit...

Il va à la commode, l'en tire et le déploie.

RAVENNES, *à part.* Enfin, il se décide...

FRIQUET, *à part.* Je n'y vois rien, sinon qu'il est plus vieux que je ne pensais... Quatre cents francs... ce n'est pas naturel... voyons un peu jusqu'où il ira.

RAVENNES. Eh bien, mon jeune ami, que regardez-vous?

FRIQUET. Mais je regarde que quatre cents francs pour l'habit d'un brave... pour un uniforme qui a peut-être assisté à la fois à Trafalgar et à Wagram...

RAVENNES. Eh bien! huit cents!

FRIQUET. Huit cents francs... (*A part.*) De plus en plus suspect. (*Haut.*) Tenez... il n'y a qu'un mot qui serve... eh bien!...

RAVENNES, *vivement.* Mille francs! j'en donne... mille francs!

FRIQUET, *à part.* Décidément il y a quelque chose.

RAVENNES. Est-ce fini?

FRIQUET. Oui, c'est fini... je le garde.

RAVENNES. Que dites-vous? vous le gardez?

FRIQUET. Certainement.

RAVENNES. Vous refusez de me le vendre?

FRIQUET. Oui, j'ai mes raisons...

RAVENNES, *en colère.* Vos raisons! vos raisons!... il vous sied bien, petit drôle...

FRIQUET. Vous dites?...

RAVENNES. Pourquoi, quand je viens vous proposer moi-même...

FRIQUET. Parce que j'aime les braves, moi... parce que je tiens à garder cet habit dans mon salon pour en faire un trophée... que voulez-vous, je suis un philosophe, moi!...

RAVENNES. Insolent!... vous jouer ainsi d'un homme de ma sorte!

FRIQUET. Un homme de votre sorte qui vient la nuit faire un commerce de hardes usées chez un pauvre petit bossu!... Un blason qui s'humilie devant une vieille défroque!... Portez donc respect à monsieur le comte de Fargis. (*Imitant le cri du marchand d'habits.*) V'là le marchand d'habits, galons...

RAVENNES. Quoi! votre parti est bien pris?

FRIQUET. Un homme de ma sorte n'en change jamais.

RAVENNES. Et mon parti est pris aussi... je suis le plus fort, et j'aurai cet habit malgré toi.

FRIQUET. Oh! savoir!... on n'est pas veilleur de nuit, exposé à sortir à toute heure sans prendre ses précautions; et j'ai pris les miennes.

RAVENNES, *s'avançant vers lui.* Oh! mais, cet habit, il me le faut.

FRIQUET, *tirant un pistolet.* Halte là, mon gaillard!... vous ne l'aurez pas, car vous voulez me mettre dedans... Quand vous offrez mille francs d'une pareille guenille, ça signifie qu'on serait bien bête de vous la donner à ce prix-là!... Cet habit, je l'emporte à l'hôpital pour l'examiner à mon aise, et s'il y a quelque mystère, le surnuméraire m'aidera à le découvrir... lui qui n'est pas payé... Vous m'avez dit votre dernier prix; demain je vous dirai le mien... Au revoir, monsieur le grand seigneur fripier...

Il sort.

SCÈNE IX.

RAVENNES, *puis* JEAN.

RAVENNES. Il s'en va!... s'il découvre les papiers... je suis perdu!... que faire?... Il n'est qu'un moyen, je n'ai pas le choix. (*Allant à la porte et appelant.*) Jean! Jean!...

JEAN, *entrant.* Monsieur le comte!

RAVENNES. Tais-toi et écoute... veux-tu gagner cent napoléons?

JEAN. Tout de suite.

RAVENNES. C'est difficile et dangereux!...

Digitized by Google

JEAN. Avec cent napoléons?... jamais!...

RAVENNES. Tu connais le petit bossu de l'hôpital ?

JEAN. Oui!...

RAVENNES. Il sort d'ici, il porte un paquet sous le bras... Il faut le suivre, l'atteindre et lui enlever ce paquet qui m'appartient, sans qu'il puisse te reconnaître... heureusement tu n'as pas de livrée.

JEAN. Bon!... et ensuite ce paquet...

RAVENNES. Tu l'apporteras à l'hôtel dans mon cabinet, et si je n'y suis pas encore, tu le brûleras dans ma cheminée!

JEAN. Est-ce tout ?

RAVENNES. Un instant... cet homme est armé !

JEAN. Je le rattrapperai et j'en viendrai à bout par surprise. Soyez tranquille, c'est fait.

RAVENNES, *lui indiquant la porte dérobée.* Par ici... par ici... va... (*Jean sort.*) Ah! puisse-t-il réussir... sans cela je suis perdu!... Maintenant retournons vite à l'hôtel, sortons...

SCÈNE X.

LE MARQUIS, RAVENNES.

LE MARQUIS, *allant à lui et le saisissant.* Arrêtez!...

RAVENNES. Quel est cet homme?

LE MARQUIS, *avec force.* Vous m'avez demandé cette preuve, la voilà!...

RAVENNES, *avec effroi.* Que me voulez-vous... laissez-moi!...

LE MARQUIS. Non... non... vous ne partirez pas... que vous n'ayez pris cette preuve pour la porter à l'empereur; vous me l'avez promis.

RAVENNES. Ce n'est pas moi, laissez-moi donc!

LE MARQUIS, *le regardant attentivement.* Ce n'est pas vous!... non... ce n'est pas Michel...

RAVENNES. Michel!... je connais ce nom...

LE MARQUIS. Mais alors qui êtes-vous donc?

RAVENNES. Moi, je suis... je suis... (*A part.*) Cet homme, malgré moi, m'épouvante.

LE MARQUIS. Qui êtes-vous donc?... vous craignez de le dire? vous craignez de vous nommer... Eh bien, moi, je ne le crains pas... on dit que je suis proscrit, que ma tête doit tomber si je parle.

RAVENNES. Que dit-il?...

LE MARQUIS. Mais peu m'importe, moi... je me nommerai; car je suis innocent... je suis le marquis de Fargis.

RAVENNES. Le marquis de Fargis, ici... vivant... Oh! je comprends tout... il a parlé de Michel... Michel... c'est ce soldat que j'avais chez moi... il m'a trahi le misérable!...

LE MARQUIS. Oui, je suis le marquis de Fargis... qu'on a calomnié, dépouillé de ses biens, de son honneur même.

RAVENNES, *à part.* Ces yeux hagards... ces paroles sans suite... Ah! oui, cet homme est fou... et il est en mon pouvoir...

LE MARQUIS. Mais malheur aux infâmes!... j'ai la preuve de mon innocence.

RAVENNES. La preuve de son innocence... oui, tout à l'heure, en effet, il me suppliait de la prendre, et moi qui ne l'ai pas fait... Ah! je suis plus insensé que lui...

LE MARQUIS. Oui, oui, la preuve de mon innocence; la voici...

Ravenne fait un mouvement spontané pour la prendre, le Marquis retire la main.

RAVENNES. Ce papier.... comment m'en emparer... il ne doit pas être difficile de maîtriser cette tête affaiblie... (*Haut.*) Je regrette que vous ne vous soyez pas nommé plus tôt, monsieur le marquis de Fargis!....

LE MARQUIS. Le marquis de Fargis, oui... c'est bien moi... il me connaît!...

RAVENNES. Car c'était vous que je venais chercher ici...

LE MARQUIS. Moi... vous... ce n'est pas vrai!...

RAVENNES. Si fait.... l'empereur m'avait envoyé...

LE MARQUIS, *commençant à l'écouter.* L'empereur!...

RAVENNES. Oui, l'empereur est revenu sur le jugement qui vous a condamné, il sait votre innocence..... il n'en attend qu'une preuve...

LE MARQUIS. Une preuve... je l'ai!...

RAVENNES. Eh bien! donnez-la-moi, cette preuve.. à moi... qui suis chargé de faire luire la vérité à ses yeux.

LE MARQUIS, *le regardant avec défiance.* Cette preuve... non, non.

RAVENNES. Alors si vous refusez de livrer cet écrit... c'est qu'il ne contient rien que de mensonger, c'est que cette preuve est supposée!

LE MARQUIS. Supposée... une déclaration du colonel Léonard... blessé à mort, qui atteste qu'au lieu d'ordonner son exécution, j'ai cherché à le soustraire aux balles qui allaient le frapper! un pareil écrit mensonger! tenez, lisez donc!

RAVENNES, *lui prenant le papier des mains.* Oui... oui... vous avez raison; cette preuve est en effet décisive pour vous... mais soyez tranquille, elle va être portée à l'empereur... et vous êtes sauvé!...

LE MARQUIS. Bien vrai?.... vous me le

Digitized by Google

promettez.... sur votre honneur de gentilhomme!

RAVENNES. Je vous le jure!

LE MARQUIS, *s'assied, et demeure absorbé.* C'est bien!... adieu!...

RAVENNES. Adieu!... (*Il feint de s'éloigner.*) Anéantissons cet écrit au plus vite. (*Il revient, et s'approchant de la table, brûle la déclaration.*) Mais dois-je m'arrêter là... cet homme peut recouvrer la raison, et s'il me voyait... il n'y a que les morts qui ne reconnaissent personne... N'hésitons plus... ce quartier est désert, il fait nuit encore.... nous sommes voisins du fleuve... ce vieillard insensé, affaibli par la souffrance, se laissera conduire... Oui, c'est cela... (*Haut, et se rapprochant du Marquis.*) Dites-moi, monsieur le marquis...

LE MARQUIS. Vous!... encore ici! vous n'êtes pas encore auprès de l'empereur...

RAVENNES. Non, j'ai réfléchi.... Au lieu d'envoyer cette preuve à l'empereur par mon entremise, que ne la lui remettez vous vous-même?

LE MARQUIS. Moi... moi devant l'empereur!...

RAVENNES. Vous-même... craindriez-vous de vous y présenter?

LE MARQUIS. Oh! non!... non!... il me semble au contraire que devant lui je saurais trouver des paroles...

RAVENNES. Eh bien!... venez, ne perdons pas un instant.

LE MARQUIS. Oui, c'est cela... marchons!

RAVENNES, *à part.* Il est à moi! (*Haut.*) Venez, venez.

SCÈNE XI.

MICHEL, RAVENNES, LE MARQUIS, AMELIE, MARGUERITE.

MICHEL. On ne passe pas!

RAVENNES. Michel!

AMÉLIE *et* MARGUERITE. Le comte de Fargis.

MICHEL. Ah! vous le voyez, si j'ai bien fait de vous empêcher de partir et de vous ramener ici; nous arrivons à temps..... Ah! tu voulais me faire au même; ah! tu voulais me voler mon vieux! mais j'ai le droit de tuer un voleur que je trouve chez moi, et tu vas y passer.

Il va chercher son sabre, qu'il tire à demi.

AMÉLIE. Ah! grâce!

MARGUERITE. Arrêtez, arrêtez, Michel; qu'allez-vous faire?

MICHEL. Ce qu'il voulait faire de lui, tonnerre du ciel!

MARGUERITE. Arrêtez, vous dis-je; car de cet homme encore dépendent le bonheur, la vie de mon enfant.

RAVENNES, *à part.* Je suis sauvé.

MARGUERITE. Monsieur, c'est Dieu qui nous a réunis tous les trois cette fois... Je suis innocente, je vous l'ai dit, et voici le témoin qui le prouvera.

RAVENNES, *à part.* Remettons-nous. (*Haut.*) Qui? ce vieillard? Est-ce qu'un fou peut avoir un témoignage! Non, rien ne peut retarder le mariage qui va se faire, (*bruit de cloches*) et tenez, tenez, entendez-vous ces cloches?

LE MARQUIS, *qui était retombé assis, se levant.* Les cloches! les cloches!

RAVENNES. Ces cloches qui retentissent comme pour une fête solennelle, elles annoncent que le baron Gustave de Fargis va s'unir avec mademoiselle de Fuentès au point du jour; elles annoncent que la volonté de l'empereur s'accomplit.

LE MARQUIS. Ces cloches!... c'est la veille de Noël!

MARGUERITE. La veille de Noël! il se souvient... (*A Ravennes.*) Monsieur, monsieur, écoutez!... Dieu va achever son œuvre!.... (*S'approchant du Marquis.*) « Marguerite! vous avez sauvé mon fils et mon honneur.... Je jure devant Dieu, pour qui ces cloches sacrées retentissent, de reconnaître à tout prix votre dévouement héroïque!... »

LE MARQUIS. Silence!... ce n'est pas vous qui avez dit cela... c'est moi!

MARGUERITE. Oui, c'est vous qui l'avez dit à Marguerite Fortier.

LE MARQUIS. Oui... à...

MARGUERITE. A Marguerite Fortier, qui venait de sauver l'honneur de votre nom.

LE MARQUIS. Oui! oui!

MARGUERITE. De revendiquer pour elle le crime qui allait couvrir d'infamie votre Charles.

LE MARQUIS. Mon Charles, oui, oui.

MARGUERITE. Eh bien! cette Marguerite Fortier à qui vous devez tant, regardez, regardez, c'est moi...

LE MARQUIS. Toi!... attendez... oui... je crois me souvenir.... le nuage se dissipe à mes yeux... oui, c'est bien toi... qui nous a sauvés, Marguerite! ah! dans mes bras!... dans mes bras!

MICHEL. Enlevée la position!

MARGUERITE. Eh bien! maintenant, pour me récompenser, on me repousse de votre famille, on appelle ma fille, celle de Charles, la vôtre, la fille d'une... On ordonne sa perte, sa honte, sa mort. On force votre neveu, celui qu'elle aime, à s'unir à une autre femme.

LE MARQUIS. Cette union ne s'accomplira

Digitized by Google

pas ; cette union est injuste, ingrate, impossible.

MARGUERITE. Mais n'entendez-vous pas ces cloches... ces cloches annoncent le mariage, elles sonnent la mort de mon enfant. (*Au Marquis.*) Par pitié, par pitié, monsieur.

LE MARQUIS. Ce mariage ne se fera pas, vous dis-je ! Moi, le plus ancien représentant de cette noble famille, je le défends, et je vais l'empêcher... (*A Amélie.*) Fille de Charles de Fargis, ma fille aussi, viens, suis-moi à l'église où l'on prend ta place... Nul ne m'arrêtera, car c'est la voix de Dieu qui me parle dans le bruit sacré de ces cloches ! c'est son esprit qui a réveillé mon intelligence déjà descendue au tombeau ! c'est sa main qui me guide... Place au marquis de Fargis et à sa fille.

Il sort en entraînant Amélie.

SCENE XII.

LES MÊMES, *excepté* LE MARQUIS et AMÉLIE.

MICHEL. Ah ! le jour de la justice est venu, enfin !

RAVENNES. Oui, pour lui ! car il est proscrit ! condamné à mort, et sa dernière heure est arrivée.

Il sort rapidement par la porte de côté.

MICHEL. Parti !

MARGUERITE. Oh ! il va faire arrêter le marquis !

MICHEL. C'est vrai ! tonnerre du ciel ! que faire ? (*On bat aux champs.*) Ah ! ce bruit du côté des Tuileries... (*Il court à la fenêtre. On crie vive l'empereur.*) C'est l'empereur ! il passe sa revue.... Ah ! du courage, Marguerite, tout n'est pas perdu encore ; du courage... Vive l'empereur !

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une prison. Une grille au fond donnant sur une cour.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *seule.*

Trois jours ! trois jours entiers sans voir personne ! sans connaître le sort qui m'attend ! sans qu'on réponde à mes questions !... Arrêtée tout à coup chez Michel, au moment où je courais à l'église rejoindre le marquis de Fargis, qui avait empêché ce fatal mariage ; j'ai été traînée dans cette prison !... cette prison où j'ai retrouvé l'horreur et l'effroi que j'éprouvai il y a vingt ans !... Et personne !... toujours personne !... Aujourd'hui, pourtant, on m'a tirée de mon cachot, on m'a conduite ici sans me dire pour quelle raison... Que m'annonce ce changement, mon Dieu !... Est-ce la clémence de mes juges, ou le commencement de quelque nouvelle rigueur ?... On vient... est-ce pour moi !... (*Au Geôlier qui entre.*) Monsieur ! par pitié, par bonté, répondez ! répondez enfin !... Ne pourrai-je voir ma fille, mes amis ?...

LE GEOLIER. Le secret est levé pour vous depuis ce matin, et votre fille est là dans la geôle, avec un soldat qui fait enregistrer la permission de vous voir.

MARGUERITE. Oh ! je vous remercie, monsieur !... Ma fille ! je vais la voir, l'embrasser !...

LE GEOLIER. La voici.

SCÈNE II.

AMÉLIE, MARGUERITE, MICHEL.

AMÉLIE. Ma mère !

MARGUERITE. Amélie ! Michel ! je vous revois enfin !

MICHEL. Oui, oui, nous voilà ! après ces trois jours de malheur où nous avons assez pleuré à la porte de cette prison. C'est cet anthropophage de comte de Fargis qui vous a fait arrêter ! Mais si le bon Dieu est juste, comme c'est sa consigne...

MARGUERITE. Oh ! dites-moi ce qui s'est passé ! Le marquis...

MICHEL. Je vas vous conter ça au plus juste. Au moment où ce gueusard de comte de Fargis, le chenapan, est sorti de chez moi, le gredin, en disant, le scélérat, qu'il allait faire arrêter le marquis... vous savez que j'ai couru aux Tuileries, où l'empereur passait la revue... J'ai bousculé tout le monde

Digitized by Google

comme si c'étaient des Russes ou des Anglais, et grâce à cet uniforme, je suis arrivé à lui; j'ai pris la tête de son cheval, et je lui ai dit : Sire...

MARGUERITE. Après?

MICHEL. Après! c'est justement l'après qui m'a manqué. Dam! c'est qu'on a beau avoir été parlementaire auprès des villes assiégées, on n'a pas souvent affaire à des bourgmestres de cette espèce-là! Voyant sans doute mon embarras, et pour m'encourager à parler, il m'a dit brusquement : « Que veux-tu? — Un colloque, ai-je repris. — Parle, et dépêche-toi, qu'il m'a dit. — Sire! le marquis de Fargis... — Le marquis de Fargis est un traître, » m'a-t-il répondu en fronçant le sourcil! Alors... oh! alors, j'ai retrouvé mon courage. « Ce n'est pas vrai, que je me suis écrié! on vous a mis dedans comme un conscrit. » Je crois même que j'ai ajouté tonnerre du ciel!... « Le marquis n'est pas plus traître que vous, ai-je continué. Il est innocent. — Et les preuves? — Il en a, je vous en fiche mon billet. — Apporte-les-moi, et nous verrons. » Là-dessus il a commandé à droite, moi, j'ai tourné à gauche et j'ai couru à l'église... mais au moment où j'arrivais, on embarquait le marquis dans une voiture, et on le conduisit à Vincennes.

MARGUERITE. Quoi! en prison! lui aussi!

MICHEL. Hélas, oui! et impossible de le voir. J'ai cherché à la maison cette satanée preuve... j'ai tout brisé, tout décarrelé, quoi! que le propriétaire m'a donné congé... Mais pas plus de preuves que dans le bassinet de mon fusil.

MARGUERITE. O mon Dieu! le marquis sera condamné!

MICHEL. Attendez donc! moi je crois qu'on le tirera d'affaire. J'ai appris par un troupier qui est commandé d'escorte qu'on devait le conduire ce matin même chez le grand juge.

MARGUERITE. Ce matin! Mais si c'était pour exécuter son arrêt?

MICHEL. Allons donc! c'est plutôt pour l'interroger de la part de l'empereur; il ne peut y avoir ce matin qu'une bonne nouvelle, car monsieur Gustave nous a donné rendez-vous à dix heures.

LE GEOLIER, *paraissant.* Il faut vous retirer. Et vous, Marguerite Fortier, rentrer dans votre cachot. Voici la visite de monsieur le commissaire des prisonniers.

MARGUERITE. Déjà nous quitter!

MICHEL. Pas pour longtemps, je l'espère! c'est l'heure du rendez-vous avec monsieur Gustave... Nous reviendrons tout de suite après.

AMÉLIE. Au revoir, ma mère!

MARGUERITE. Au revoir, chère enfant! puissiez-vous réussir!... Michel, je n'espère qu'en vous...

MICHEL. Et en Dieu.

Michel et Amélie sortent par la porte du fond; Marguerite est reconduite dans sa prison par un porte-clefs.

SCENE III.

LE GEOLIER, *puis* RAVENNES.

LE GEOLIER. Pauvres gens! ils ne se doutent pas de ce qui attend Marguerite Fortier ce matin. Voici monsieur le commissaire général du comité des prisons.

RAVENNES, *entrant des papiers à la main.* Y a-t-il d'autres lettres des prisonniers que celles que je tiens là?

LE GEOLIER. Non, monsieur le commissaire. Voici les noms de ceux qui doivent ce matin être exposés et subir le reste de la peine.

RAVENNES, *prenant la liste.* Voyons. (*A part.*) Ah! enfin! Marguerite est du nombre... On ne m'a pas trompé... (*Haut.*) Je vais lire ici cette correspondance, et désigner les prisonniers qui ont droit aux secours.

LE GEOLIER. A votre aise, monsieur le commissaire.

RAVENNES, *seul.* Enfin, je suis arrivé à mon but!... Marguerite subira, ce matin, un châtiment plus cruel que la mort... Il m'a fallu en venir à cette extrémité; mes projets de fortune et ma sûreté personnelle l'exigent. Maintenant l'auteur du vol de diamants sera puni... on ne reviendra plus sur cette affaire, et Gustave ne pourra épouser la fille de Marguerite la voleuse... Ce mariage avec les Fuentès peut se faire encore... Oh! c'est que, pendant ces trois jours qui se sont écoulés, il n'a pas ralenti un seul instant ses démarches... Marguerite, le marquis, il n'a cessé de prier pour eux; j'ai lutté péniblement avec lui, j'ai lutté dans l'ombre; pour Marguerite, j'ai réussi; pour le marquis, je suis plus sûr de réussir encore... A l'heure où je parle, il doit être devant le grand juge, cherchant en vain cette preuve que j'ai anéantie. Les seuls indices qui pourraient révéler ma naissance véritable ont été détruits par Jean, qui a brûlé lui-même l'uniforme d'Huguet; la perte du marquis achève de me faire pour jamais le véritable comte de Fargis.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

GUSTAVE, RAVENNES.

GUSTAVE, *accourant; derrière la grille.* Mon père! mon père!... Le marquis est sauvé!...

RAVENNES. Sauvé!... sauvé, dit-il!... (*A Gustave, qui reparaît par l'escalier.*) Quoi! cette preuve qu'il prétendait avoir...

GUSTAVE. Il ne l'a pas retrouvée, il est vrai, mais un autre témoignage est venu prouver son innocence.

RAVENNES. Et qui donc a pu dire...

GUSTAVE. Moi!...

RAVENNES. Vous!...

GUSTAVE. Moi!... C'était plus qu'un devoir, c'était une dette!... Vous ne savez pas, mon père!... le marquis qu'on osait accuser d'avoir servi de bourreau à des prisonniers français, c'est lui qui, en Italie, s'était précipité au devant des balles qui me menaçaient, moi, son compatriote et qu'il ne savait même pas son parent... C'est pour protéger mon sang qu'il a donné le sien... qu'il a reçu au front cette glorieuse blessure qui lui a enlevé la raison!... Mais Dieu n'a pas permis qu'elle lui laissât enlever l'honneur!... J'ai rencontré le marquis chez le grand juge, où un autre intérêt m'appelait : témoin de sa justification au moment où il invoquait le souvenir d'un officier français défendu par lui, d'un officier à qui il avait remis sa croix de Saint-Louis, j'ai pu tomber à ses pieds, montrer cette croix que j'avais recueillie... et sauver ce noble accusé. En réhabilitant le marquis, j'ai réhabilité Marguerite Fortier, à qui nous devons, comme expiation, devant Dieu et devant les hommes, le bonheur de son enfant.

RAVENNES. Avant de rien devoir à Marguerite Fortier. vous devez obéissance à votre père!... Et il vous ordonne de renouer immédiatement, avec mademoiselle de Fuentès, des liens qui n'auraient jamais dû être rompus.

GUSTAVE. Que me dites-vous, mon père?

RAVENNES. Ma résolution irrévocable!... (*A part.*) Ce mariage est à présent ma seule espérance de fortune.

GUSTAVE. Eh bien!... moi!... je n'obéirai pas!...

RAVENNES. Quoi! mon fils oserait...

GUSTAVE. Ah! c'est en vain que vous invoqueriez ce nom sacré de père!... Il est bien vrai que le sort vous en a donné le nom... Mais jamais, jamais vous n'en avez éprouvé les sentiments, jamais vous n'en avez compris les devoirs... Et moi-même, vous l'avouerai-je... je ne ressentais pas plus en moi le dévouement d'un fils que je ne recontrerais en vous l'amour d'un père!..... Eh bien! cette indifférence, plus peut-être... cet éloignement secret que je ne reprochais comme une ingratitude sacrilége..... votre cruauté, votre inexorable injustice les légitime dans mon âme.... Oui, monsieur le comte de Fargis, que Dieu me punisse si ma résistance est coupable!... Mais quoi qu'il arrive, je vous le jure encore... je n'obéirai pas.

RAVENNES. C'est ce que nous verrons, baron Gustave!... (*A part.*) Allons presser l'exécution.

Il sort.

SCÈNE V.

GUSTAVE *puis* MICHEL, LE MARQUIS, AMÉLIE.

GUSTAVE. Il ne m'écoute pas!... Il sort la menace à la bouche!... Et le marquis ne vient pas!... Ah! enfin!... le voici!...

MICHEL, *au Marquis, à qui il donne le bras.* Venez! venez, mon gentilhomme!... (*Au Geôlier.*) Voici la permission de voir Marguerite Fortier... Faites-la vite venir.

LE GEOLIER. Mais, monsieur, c'est qu'en ce moment...

MICHEL. Obéis donc à la consigne, conscrit, et moque-toi du reste.

Le Geôlier sort.

LE MARQUIS. Gustave!... venez!... venez auprès de moi!... Tant d'émotions!... tant d'efforts pour rappeler mes souvenirs, semblent avoir ébranlé de nouveau cette raison qui m'est rendue depuis si peu de temps!... Mais Dieu, je l'espère, me la laissera encore assez longtemps pour que je sauve Marguerite... C'est elle!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE. Le marquis! le marquis!... Ah! Dieu m'a entendue!...

LE MARQUIS, *que pendant tout cette scène, cherche à rappeler ses souvenirs.* Rassurez-

Digitized by Google

vous, bonne Marguerite!... Cet arrêt infâme ne s'exécutera pas! Je dirai... je prouverai que le coupable ce ne fut pas vous!... C'était... Ah! son nom m'échappe!...

MARGUERITE. Son nom.. c'est Ravennes!

MICHEL. Ravennes!...

MARGUERITE. Je n'ai pas oublié celui qui a perdu Charles...

LE MARQUIS. Celui qui l'a assassiné!...

MARGUERITE. Grand Dieu!... Charles!... Charles!...

LE MARQUIS. Oui, vous dis-je!... il l'a assassiné!... Attendez!... attendez!... Mes souvenirs me reviennent!... C'était sur une plage du Havre... Car je savais qu'à peine remis de sa blessure, il avait poursuivi le misérable pour lui faire avouer son crime et vous en faire absoudre, vous!... Et l'on m'avait dit, à moi, qui pressentais quelque affreux malheur... que mon fils avait arrêté ce Ravennes... au moment où il allait quitter le rivage... Que tous deux s'étaient éloignés sur la grève... et la nuit... accompagné de mes domestiques..... je le cherchais!... Tout à coup une voix humaine... des cris douloureux retentirent à quelques pas de nous... Guidés par ce fatal indice, nous accourons... C'était Charles, qui perdait tout son sang par une mortelle blessure! Ravennes l'avait entraîné loin de tout témoin, en lui promettant de le satisfaire..... et soudain, quand il était sans défense, cet infâme l'avait poignardé... Il avait pu ensuite s'embarquer... et déjà il était loin.

MARGUERITE. Grand Dieu! Et c'est pour me sauver qu'il est mort!...

LE MARQUIS. Ah! ne m'interrompez pas!.. il n'a plus parlé ensuite que pour me léguer la mission d'achever son œuvre!... bientôt il expira en prononçant votre nom et celui d'Amélie!... Oh! je voulus aussitôt exécuter ses saintes et suprêmes volontés.... et accomplir le serment que je vous avais fait; mais la révolution avait éclaté... j'étais proscrit... je dus m'exiler de la France... et depuis que j'y suis rentré, pour la première fois aujourd'hui je retrouve ensemble la raison et la liberté!... Oh! maintenant.... maintenant, il me reste deux devoirs... et vous serez là toujours pour m'aider à les accomplir, pour soutenir mes pas qui chancellent, pour éclairer mon intelligence si elle s'aveugle encore!.... Mes enfants!... entourez-moi!... cherchons le misérable qui fut l'auteur de tous nos maux!... sauvons Marguerite Fortier, et vengeons Charles de Fargis!...

MARGUERITE. Il serait possible?...

MICHEL. Oui, tout ce que le bon vieux vient de vous dire... je l'ai écrit moi-même sous sa dictée, avec mon écriture de fourrier... il l'a signé, et nous l'avons envoyé au procureur général, qui va faire justice.

GUSTAVE. Oui.... car déjà auprès de lui j'avais plaidé votre cause.

MARGUERITE. Ah! c'est un rêve!.. je vous remercie!... oh! oui, je suis libre et innocente!... oui... je vais voir ma fille heureuse!... ah! l'on ne meurt pas de joie!...

Les Gendarmes se sont rangés au dehors de la grille. Le Greffier entre par l'escalier et s'arrête au fond.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE GREFFIER, GENDARMES, LE GEOLIER.

LE GREFFIER. Marguerite Fortier, condamnée pour vol à dix ans de réclusion, à l'exposition et à la flétrissure!... L'heure va sonner... préparez-vous à nous suivre.

MARGUERITE. Grand Dieu!.... moi!.... moi!...

AMÉLIE. Ma mère!...

MICHEL, GUSTAVE *et* LE MARQUIS. Marguerite!...

LE MARQUIS. Mais, monsieur, la déclaration que j'ai faite, le magistrat ne l'a donc pas reçue?...

LE GREFFIER. La voilà, monsieur; mais cette déclaration ne fournit pas de preuves; ce Ravennes, que vous désignez comme seul coupable du vol et d'un assassinat, n'est pas représenté, et une pareille assertion ne peut arrêter un instant l'effet de la justice.

LE MARQUIS. Quoi!... vous voudriez...

LE GREFFIER. J'ai l'ordre d'exécuter l'arrêt.

AMÉLIE. Oh!... ma mère!... ma mère!...

MARGUERITE. Qui? moi!... en proie aux regards insultants de la ville entière!.. brûlée par ce fer infâme! oh! jamais!... jamais!... Monsieur le marquis! Gustave! Michel!... secourez-moi!.. défendez-moi!... oh! par pitié! par grâce! sauvez-moi!... ou tuez-moi!...

GUSTAVE. Mais, monsieur, il est impossible que de pareils ordres...

LE GREFFIER. Je les ai reçus ce matin... et à l'instant même il m'a été enjoint spécialement de n'apporter aucun retard à leur exécution.

LE MARQUIS. Pour empêcher cette épouvantable injustice, parlez, parlez, monsieur, que faut-il faire?...

LE GREFFIER. Si celui que vous accusez

Digitized by Google

est représenté, s'il est remis sous la main de la justice...

LE MARQUIS. Ravennes, le voleur !... l'assassin !. . où est-il ? Mais j'y pense... je me souviens... le comte de Fargis, mon neveu, que j'aimais à l'égal de mon fils.... il le sait peut-être !.... ce Ravennes est allé à Saint-Domingue... il a dû le voir, le connaître...

GUSTAVE. Mon père !... ah ! courons !... courons !... Le voici !...

SCENE VIII.

LES MÊMES, RAVENNES.

RAVENNES, *à part*. Marguerite!... le marquis !... ne nous troublons pas !...

GUSTAVE, *entraînant Ravennes*. Venez, venez, mon père !... et dites au marquis...

LE MARQUIS. Lui !.. lui !.. mon neveu !.. le comte de Fargis ?...

RAVENNES. Moi-même !...

LE MARQUIS. Vous?... oh ! mais c'est impossible !...

TOUS. Que dit-il ?...

LE MARQUIS. Oh ! non ! non ! ce n'est pas vous que j'ai vu il y a vingt-cinq ans... Malgré le temps et l'absence... il me resterait quelque trace.... quelque souvenir.... Non, vous n'êtes pas le comte de Fargis !...

MICHEL. Si c'était vrai !...

LE MARQUIS. Je ne vous reconnais pas...

RAVENNES. Et moi je vous reconnais parfaitement, monsieur le marquis... permettez-moi d'attribuer à un reste d'égarement, sans doute, le peu de traces que mon souvenir paraît avoir laissé dans votre esprit.

LE MARQUIS. Serait-il vrai !... mon Dieu ! mon Dieu ! et cette mémoire encore affaiblie !... Il n'importe... si vous êtes le comte de Fargis, vous devez avoir connu à Saint-Domingue un nommé Ravennes ?

RAVENNES. En effet, monsieur, ce gentilhomme me fut vivement recommandé par votre fils Charles.

LE MARQUIS. Eh bien ! parlez, monsieur le comte, parlez !... ce Ravennes, qu'est-il devenu ?

RAVENNES. Mort bravement sous mes yeux à Saint-Domingue, en combattant les nègres révoltés.

TOUS. Mort !...

LE GREFFIER. Vous le voyez, monsieur, le temps s'écoule...

LE MARQUIS. Oh ! un moment !... un moment encore !... (*A Ravennes.*) Monsieur le comte, cette femme est innocente..... je le sais, moi !.... elle s'est dévouée pour sauver l'honneur des Fargis !... Je vous en supplie... joignez-vous à moi pour obtenir ce sursis que je demande à genoux.

GUSTAVE. Mon père !...

RAVENNES. Je ne puis rien !...

LE MARQUIS. Mais, monsieur, votre influence, vos prières...

RAVENNES. Je ne puis rien, vous dis-je!...

LE MARQUIS. Oh ! c'en est trop !.... vous refusez de vous intéresser à celle qui a sauvé l'honneur de votre nom... vous restez sourd aux supplications d'un vieillard... au désespoir de votre fils... Ah ! vous n'avez pas plus le cœur d'un Fargis que vous n'en avez les traits... Monsieur, vous êtes un imposteur!... vous n'êtes pas le comte de Fargis !...

RAVENNES. Monsieur !...

SCENE IX.

LES MÊMES, FRIQUET.

FRIQUET. Non, vous ne l'êtes pas, marchand d'habits, galons...

TOUS. Friquet ?...

RAVENNES. Insolent !... vous osez dire...

FRIQUET. Ah ! vous auriez bien voulu me faire perdre la parole le soir où vous m'avez tendu un guet-apens ?... on m'a moulu tous les membres, c'est vrai..... mais on n'a pas touché à la langue, et je puis encore parler, par bonheur.

MICHEL. Mais parle donc, tonnerre du ciel !...

FRIQUET. Le surnuméraire qui m'a appliqué des compresses sur tous mes bleus est le même qui a veillé Huguet toutes les nuits... Je l'ai interrogé sur ce qu'Huguet disait quand il avait le cauchemar... et il disait que le prétendu comte de Fargis n'était autre qu'un satané fripon !... un nommé... attendez... Ravennes !...

TOUS. Ravennes !...

RAVENNES. Quelle infamie !... Et les preuves ?... les preuves ?...

FRIQUET. Ah ! vous faites le fier parce que vous savez mieux que personne où elles étaient... les preuves ; figurez-vous... que je les avais sans le savoir.... que j'ai refusé de les lui vendre, qu'il me les a fait enlever de force, en me faisant donner en place une vo-

Digitized by Google

lée..... et qu'aujourd'hui il les a anéanties, sans doute, le scélérat!...

RAVENNES. Je prends acte de cette accusation indigne, et un jugement me vengera de tant de calomnie.

MICHEL. Mais où étaient-elles donc, ces preuves?

FRIQUET. Je crois qu'Huguet, dans son délire, portait la main à sa poitrine comme si les papiers étaient cachés là..... mais cet uniforme d'Huguet, il est perdu!...

MICHEL. Non, il n'est pas perdu!... il l'avait échangé avec le mien au lit de mort... pour me laisser un souvenir... cet uniforme, le voici!... (*Il a entr'ouvert l'habit.*) Oui, ces papiers, je les tiens!... une déclaration d'Huguet... une lettre de ce Ravennes... Elle vous appartient, monsieur le marquis de Fargis.

RAVENNES. Je suis perdu!...

LE MARQUIS, *au Greffier.* Monsieur, voici ce Ravennes que nous cherchons... (*Sur un signe du Greffier, des soldats s'approchent de Ravennes et l'entourent.*) Nous avons droit à un sursis..... et ce sursis, c'est une grâce!... c'est la réhabilitation de Marguerite Fortier!...

MICHEL, *à Ravennes.* Décidément vous n'êtes pas un brave homme.

77827

FIN.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google